

Le Samedi

VOL. II.—NO. 20

MONTREAL, 25 OCTOBRE 1890

PAR ANNEE \$2.50.
LE NUMERO 5 CTS.



1. Philippe, Duc d'Orléans, fils de Louis XIII, Faucêtre du Comte de Paris.—2. Princesse Marie, épouse du Prince Valdemar du Danemark, fille du Duc de Chartres.—3. Isabelle, Comtesse de Paris.—4. Le Comte de Paris.—5. Robert, Duc d'Orléans, fils aîné du Comte de Paris.—6. Charles Ier, Roi du Portugal, gendre du Comte de Paris.—7. Amélie, Reine du Portugal, fille du Comte de Paris.—8. Ferdinand, Duc d'Orléans, père du Comte de Paris.—9. Hélène, Duchesse d'Orléans, mère du Comte de Paris.—10. Le Comte de Paris lorsqu'il fut la campagne de la guerre américaine.—11. Robert, Duc de Chartres, frère du Comte de Paris.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 25 OCTOBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Les mendiants volent les pauvres.

Dieu paie, mais il ne paie pas tous les samedis.

On ne connaît pas encore de rivière qui ait dormi dans son lit.

Ontario est une province extraordinaire, elle est ronde aux deux bouts.

Il y a des villages si peu peuplés que le boucher ne tue que la moitié d'un mouton à la fois.

J'ai lu quelque part : On diminue la taille des statues en s'en éloignant ; celle des hommes en s'en approchant.

Je vois bien que l'homme perfectionne tout autour de lui ; mais je ne vois pas qu'il se perfectionne lui-même.

"Oui, disait un irlandais devant le juge, je pourrais reconnaître mon cochon entre mille. La marque qu'il a à l'oreille, c'est la queue coupée."

Lorsque la postérité aura fait son choix et son triage, ceux qui n'ont écrit que de l'excellent se trouveront avoir un plus gros bagage que les plus féconds.

Quand un homme prend une demi-heure à trouver le trou de la serrure, à deux heures du matin, vous pourrez être sûrs que c'est la porte qui est grise.

Le nombre des écrivains est déjà innombrable et va et ira toujours croissant, parce que c'est le seul métier, avec l'art de gouverner, qu'on ose faire sans l'avoir appris.

Le bonheur ! c'est cette maison si riante au toit de chaume couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face ; si vous entrez dedans vous ne la voyez plus.

"Comme il est des femmes gentilles,
Il est des calambours amers :
Le phare illumine les mers,
Le fard enlumine les filles !"

IL NE SAURAIT LE DIRE

Visiteur (cherchant à être aimable).—Et votre santé, comment est-elle ?

Visité (dyspeptique et grognon).—Comment voulez-vous que je le sache ; il y a cinq ans que je n'en ai plus.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

Quand il eut tout créé, — cieux clairs, oiseaux siffleurs,
Arbres chantants, soleils rieurs, dolentes ondes, —
Quand, du bout de son doigt, il eut brodé les fleurs,
Et du bout de son pied donné le branle aux mondes,

Dieu fit l'Homme et, voulant lui montrer l'univers,
Prit sa chétive main dans sa main grandiose,
Puis l'emmena, par les champs blonds, par les bois verts,
Comme un grand aïeul doux menant un enfant rose.

Or, l'Homme vit soudain, dans le matin joyeux,
Des roses au calice étincelant de gouttes, —
Oh ! si chères au cœur ! oh ! si chères aux yeux,
Qu'on eût voulu mourir en les embrassant toutes.

"Oh ! comme c'est joli !" dit-il, joignant les mains.
Et, tombant à genoux, comme un enfant qui n'ose,
L'Homme, pour s'embaumer le long des noirs chemins,
Mit ses doigts dans les fleurs et cueillit une rose.

Puis Dieu l'emmena loin, parmi les monts géants,
Et lui montra la neige, à leurs pics fantastiques, —
Si blanche que les yeux se dilataient, béants,
Comme ivre de lumière et de splendeurs mystiques.

"Oh ! comme c'est joli !" dit l'Homme radieux.
Et, voyant s'érouler une grande avalanche,
Pour s'égayer en route et se charmer les yeux,
Il prit sur la montagne un peu de neige blanche.

Et puis, Dieu l'emmenant dans le ciel tout d'un trait,
Lui montra les vols blonds d'étoiles immortelles, —
Si douces ! qu'ici-bas toujours l'âme voudrait
Vertigineusement prendre l'essor vers elles !

"Oh ! comme c'est joli !" dit-il, les bras tendus.
Et, pour illuminer ses nuits aux sombres voiles,
L'Homme, enlevé par Dieu, par grands bonds éperdus,
Escalada le ciel et lui prit deux étoiles.

Or, comme il était las d'avoir tant cheminé,
L'Homme, qui revenait vers la terre morose,
S'endormit dans un pli de l'azur satiné,
Ayant à ses côtés étoiles, neige et rose.

Et le bon Dieu, voulant que l'Homme, à son réveil,
Vit en un seul objet ces choses mirifiques, —
Neige aux pures blancheurs, rose à l'éclat vermeil,
Étoiles aux rayons doux et béatifiques ;—

Voulant qu'il fût heureux, voulant qu'il fût joyeux,
Voulant qu'il n'eût plus rien à désirer au monde,
Qu'il ne regrettât plus les anges et les cieux,
Mais qu'il vécût vibrant dans l'extase profonde,

Il anima cela de son souffle divin,
Et, rêvant un chef-d'œuvre avec cet amalgame,
Fit de la rose un front, de la neige un satin,
Des étoiles deux yeux, et du tout une Femme.

JEAN RAMEAU.

La manière moderne de glaner.



Portrait fidèle de Ruth, fin XVIII^e siècle.

MOTS D'ENFANTS

Jean.—Maman, tu sais, Maria est une pol-tronne.

Maman.—Et pourquoi parles-tu ainsi de ta sœur ?

Jean.—Parce que c'est la vérité ; elle a peur de se salir.

Henri, (5 ans, en admiration devant une visiteuse).—Comme t'es belle, toi ; c'est-y vrai que tu connaissais papa avant qu'il soit marié ?

Mademoiselle V. Nass, (une première flamme à papa).—C'est vrai, et longtemps avant.

Henri.—Alors, pourquoi qu'il a marié maman ? Sais-tu, toi ?

Un petit frère est arrivé à Sam, et on lui a permis de le lui laisser regarder s'il promettait d'être sage. Il a promis, il est entré dans la chambre et est resté pendant quelques minutes en contemplation devant son nouveau parent. Revenu de sa surprise, il lui tint le discours suivant :

"Je ne connais pas encore ton nom ; mais ce que je sais, c'est ce tu es arrivé dans un mauvais temps. J'avais tout préparé pour aller à la pêche aujourd'hui : mes vers, ma perche, mes lignes, lorsqu'il t'a pris fantaisie de venir déranger tout mon programme. J'appelle ça un bien petit moyen. C'est tout ce que j'ai à te dire."

Marguerite, (7 ans).—Maman, je n'aime pas Catherine, et je ne veux pas aller à la fête qu'elle donne pour son jour de naissance. Qu'est-ce que je dois faire ?

Maman.—Écris lui, et envoie lui tes regrets. Et Marguerite envoya la lettre suivante :

"Ma chère Catherine, je suis très fâchée d'apprendre que vous avez une fête pour votre jour de naissance. —Marguerite."

Tommy, (à qui on a dit d'être aimable avec les visiteurs, jusqu'à ce qu'un membre âgé de la famille vienne le relayer).—Pas vrai que vous venez pour voir ma sœur ?

Beauplastron.—Oui, Tommy.

Tommy.—Pas vrai, que vous l'aimez beaucoup fort ?

Beauplastron.—Certainement, beaucoup. Est-ce que tu ne la trouves pas gentille ?

Tommy.—Faut bien, c'est ma sœur, quoiqu'elle cogne pas mal dur quelques fois. Pouvez-vous ouvrir la bouche ? Ouvrez-là ! Maintenant fermez-là, et tenez-la fermée jusqu'à ce que j'aie compté dix. Na, je savais bien que vous pouviez faire ça. C'est pas difficile.

Beauplastron, (riant).—Mais, Tommy, personne n'a dit que je ne pouvais pas le faire.

Tommy.—Et ma sœur, c'est donc personne ?

Beauplastron, (ne riant plus).—Ah ! elle a dit cela ! Quand ? Pourquoi ?

Tommy.—Hier, elle a dit à papa que vous n'aviez pas assez de bon sens pour tenir votre bouche fermée ; moi, je vous connais et j'ai parié deux pommes que vous pouviez la tenir ; et vous l'avez tenue, pas vrai ? Vous allez dire à ma sœur de me donner mes pommes, hein ?

Tommy n'a jamais eu ses pommes ; aussi il en a toujours voulu à Beauplastron d'être parti sans avoir dit à sa sœur qu'il avait pu tenir sa bouche fermée.

C'ÉTAIT PEUT-ÊTRE VRAI

Premier citoyen, (en colère).—Dites-donc, vous, là-bas vous emportez mon parapluie.

Deuxième citoyen, (placidement).—Je vous demande pardon, monsieur ! je croyais que c'était celui de quelqu'autre !

UN HOMME D'AFFAIRES

Madame Richard (au lit).—Jacques, entends-tu ; je suis sûre que c'est un voleur, il va enlever le service d'argenterie que nous a donné maman.

Monsieur Richard.—Ne te fais pas de bile, ma chère, je ne crois pas qu'il le prenne ; il doit connaître son affaire.



*Annonceur, (au gérant d'un journal).—*Je veux que vous mettiez mon annonce dans un endroit du journal que tout le monde verra.

Le gérant.—Nous allons la mettre à la suite des articles de fonds.

L'annonceur.—Hum !... J'ai peur que personne ne la lise.

DOUBLE VUE

Il y a quelques semaines, un certain nombre d'employés de chemins de fer étaient réunis dans le salon d'un hôtel de Saint-Louis, échangeant, comme c'est souvent le cas dans les réunions d'hommes d'une même profession, leurs idées et leurs souvenirs. Peu à peu la conversation tourna au surnaturel et au nombre des faits étranges qui furent cités, l'histoire suivante est certainement celle qui frappa le plus vivement les auditeurs :

« Il y a quelques années, commença le narrateur, un ingénieur nommé Boardman vivait dans la ville de Garrett, dans le Nord de l'Indiana, tête de la ligne du chemin de fer Baltimore et Ohio. Boardman était gravement malade, et délirait au point de devenir dangereux. Un soir, en causant, on lui apprit que la locomotive No. 712, la sienne, avait été appelée pour un service extra, et que l'ingénieur Mosts qui la montait avait reçu l'ordre de suivre le train No. 5. La locomotive 712 était l'orgueil de la ligne, et du pauvre malade. C'était la première fois qu'un autre que Boardman la montait, le contre-maître de la maison ronde ne voulant pas alléger son camarade ; mais une troupe d'opéra ayant besoin de se rendre de Chicago à Washington, 853 milles, en 20 heures, on avait dû la faire sortir, elle seule étant capable d'accomplir un pareil tour de force.

La nouvelle avait affecté Boardman, qui comme inspiré suivait dans son lit le trajet accompli par sa locomotive avec une lucidité étonnante.

« Hickville ! Ah ! comme elle file ! Elle montre la pente de St Joe comme le vent ! Vingt-deux milles ; un arrêt pour l'eau ; elle ralentit au passage à niveau ; trente minutes d'écoulées ! »

Puis il resta silencieux pendant un moment, et reprit :

« Bonté du ciel ! Ecoutez comme elle marche ! File, ma belle ! »

Les camarades qui le veillaient se regardaient effarés. Avait-il réellement le pouvoir de suivre les mouvements du train ? L'un d'eux fut envoyé à la station. Avant qu'il ne revint, Boardman s'écria :

« Encore de l'eau ! quatre minutes de perdues ! Elle aurait pu brûler cette station ! comme elle est belle. »

Le camarade revint et apeuré annonça aux autres que le malade avait fidèlement suivi le train en marche. Les veilleurs se regardèrent avec effroi ; le malade râlait presque, sa respiration courte et haletante semblait annoncer sa fin. On essaya de le soulever pour le soulager ; lorsque tout à coup il se redressa, s'assit, regarda autour de lui avec terreur et s'écria :

« Tifin ! Signal rouge ! Attendez les ordres ! Mon Dieu !

Il éleva les mains, comme s'il tenait une dépêche et il lut :

« Train suivant le No 5. »

Préparez-vous à rencontrer votre Créateur. Et il retomba mort sur son oreiller.

Les amis furent épouvantés, ils crurent voir la terrible calamité annoncée par le mourant ; l'un d'eux plus frappé que les autres se rendit en courant à la station et s'écria en entrant :

« Pour l'amour de Dieu, Dixy, arrête le second 5 à Républie.

L'employé ne demanda aucune explication, la figure de son collègue lui en servait. Il envoya l'ordre. Puis attendit la réponse au milieu d'un silence lugubre. Elle arriva.

« Second 5 est arrêté. Le conducteur désire savoir pourquoi. »

On raconta la mort de Boardman à l'employé du télégraphe qui répondit de suite :

« Avons eu un terrible pressentiment. Dites au conducteur de marcher avec précaution jusqu'à la jonction de Chicago. »

Cet ordre était à peine envoyé que l'employé recevait le suivant :

« Arrêtez second 5 à Républie. Le premier 5 a déraillé : la machine & trois waggons sont hors la voie. Le mécanicien s'est tué en sautant. »

Mais sans l'ordre préalable donné sur la vision du malade, cette dépêche serait arrivée trop tard.

Et l'homme dont le pressentiment avait sauvé la vie à une centaine de ses semblables, gisait mort dans sa demeure, entouré de sa famille en pleurs.

L'incident fut vite connu, et les artistes de la troupe d'opéra souscrivèrent généreusement pour venir en aide à la famille de leur sauveur.

NOUVELLE

Connais-tu ce garçon qui vient de traverser la rue avec une jolie fille—disait l'autre jour un de nos futurs grands législateurs accoudé en compagnie d'un de ses collègues, à la fenêtre d'un autre de nos non moins grands futurs politiques ? Les deux interlocuteurs étaient deux de ces jeunes avocats qui actuellement ne trouvent rien de mieux que d'essayer à faire croire à leur grande clientèle dans les salons qu'ils illuminent de leur présence—ce qu'ils font d'ailleurs avec beaucoup de grâce en citant à tout propos et à propos de tout les bons mots qui leur sont échappés en cour, ou les conseils qu'ils ont distribués dans le silence et la solennité de leurs bureaux respectifs.

Si je le connais, répliqua celui à qui s'adressait l'interpellation par laquelle nous avons commencé—mais oui—c'est Honoré Lafèche, un polytechnicien diplômé depuis deux ans et qui, ma foi, a regretté de ne pas avoir embrassé sa profession—Bien ; et tu sais, je suppose, que c'est de plus un exemple vivant de morale en action.

Non, comment, est-ce une histoire ? Allons conte moi ça, reprit vivement le second interlocuteur ; il n'y a rien que je déteste comme de ne pas sa-

voir les histoires qui courent les salons, prouvant clairement par ces paroles que l'amour du comérage n'a pas été breveté par les membres du sexe qu'on est convenu d'appeler beau.

Je veux bien te satisfaire ; mais comme je vois que tu as deux cigares dans la poche de ton gilet et que j'ai l'avantage de posséder une science que tu veux que je te fasse partager, je te proposerai qu'en échange de mon renseignement tu me passes un de ces cigares, car j'ai une terrible envie de fumer.

Le marché ayant été accepté et conclu les deux amis s'assèrent confortablement sur des chaises destinées aux clients non encore créés de leur hôte, et le possesseur de l'histoire commença.

L'été dernier, tu le sais pour en avoir entendu parler et peut-être même pour y être allé, Vaudreuil a été très à la mode parmi les personnes qui vont en villégiature ; et naturellement ce fut le rendez-vous de ce qu'il y a de mieux dans le tout Montréal canadien-français. Entre parenthèse, une question. Est-ce le grand nombre qui rend une place à la mode ou si c'est la mode qui attire le grand nombre ? Tu ne le sais pas ? N'importe ; passons.

Toujours est-il que Vaudreuil comptait parmi ses habitants temporaires une jeune fille du nom de Louise Blanchemin—je te ferai remarquer que Louise est un joli nom qui est très porté par les jeunes Canadiennes de 18 à 22 ans. Donc Louise Blanchemin dont le père est riche et haut placé dans la Finance était en promenade dans une famille en villégiature à Vaudreuil. Comme elle est belle, tu as pu le constater, c'est elle qui accompagnait Honoré tout à l'heure, les cavaliers servants ne manquèrent pas. D'ailleurs il y avait cause, Louise était à son meilleur moment—pas trop jeune pour être trop naïve, pas trop vieille pour être blâcée ; d'un esprit assez fort pour comprendre la portée d'une conversation sérieuse, mais aussi d'un esprit assez fin pour saisir un jeu de mot lancé à la volée, hélas—mon ami, laisse-moi, en passant, verser un pleur sur la quantité d'esprit perdu par ceux qui essaient leurs jeux de mots devant les jeunes filles.

Bref, Louise est si bien une perle que moi-même j'ai été vaguement tenté de l'honorer de mes hommages—ceci, tu le comprendras, est un haut compliment à lui faire.

Parmi tous ceux qui papillonnent autour d'elle, deux étaient encouragés presque au même degré ; l'un était un membre de notre noble profession et l'autre était Honoré.

L'avocat citait des poésies, l'ingénieur plus pratique parlait des grandes découvertes de la science, —l'avocat faisait force jeux de mots, critiquait amèrement ses collègues ; mais je dois l'avouer aussi, s'enflammait noblement lorsque des questions politiques ou sociales se formulaient devant lui ; l'ingénieur, plus pratique, parlait de la façon de construire des habitations hygiéniques pour les ouvriers, parlait de l'influence des facilités de communication sur le sort et les idées du genre humain, et décrivait des voyages de découvertes à la jeune fille en question : c'était une belle lutte.

Mais je vois que tu crois entrevoir la morale et que tu veux voir l'action

Voici :

Décidément, il fallait nécessairement qu'un des deux fut vaincu. L'avocat voyant qu'il en perdait, s'était retiré prudemment d'un champ trop clos pour lui—et l'ingénieur confiant, all'it déposer son amour aux pieds de la belle, lorsque l'on s'aperçut que le baromètre baissait d'une

façon notable. De fait Louise soupçonnait une rivale et, ma foi, les agissements de l'amoureux pouvaient donner à réfléchir. Moi-même, je veux dire tout le monde, s'étonnait des départs et des absences non justifiés et non expliqués du jeune Lafèche, durant les réunions et les parties de plaisir données dans le cours de l'été.

Souvent il arrivait que vers le milieu de l'après-midi Lafèche, sous le prétexte le plus futile, s'esquivait, et on ne le revoyait que le soir tard ou même pas du tout.

Louise dans les commencements croyait à des devoirs professionnels, mais plus tard, par hasard, elle le vit une couple de fois se dirigeant vers une partie du village tout à fait opposée à celle où se trouve le bureau du télégraphe, vers lequel il avait laissé entendre, sans toutefois rien préciser, qu'il devait aller.

Dès lors les soupçons naquirent, et quoique intelligente, Louise n'en est pas moins femme, son imagination l'aidant elle acquit la certitude, en se rappelant et en amplifiant les réticences, si tu veux bien me permettre d'employer ce terme qui peut paraître paradoxal, en amplifiant, dis-je, les réticences qui avaient accompagné les réponses du jeune ingénieur lorsqu'elle l'avait un peu pressé de questions sur l'étendue de ses devoirs professionnels—que le cœur du jeune homme était large et que si un côté battait pour elle-même l'autre devait palpiter pour une autre—ce qui, indiquait chez Louise, des connaissances plutôt physiologiques que psychologiques du cœur humain. Je t'épargnerai la description des conséquences d'un cas de jalousie rentrée—mauvais sommeil, digestion indifférente—humeur maussade—enfin toutes ces choses qui accompagnent les amours contrariés d'une personne sensitive—choses qui prouvent bien, hélas ! l'intime relation qu'il y a chez nous entre le matériel et l'immatériel—mais je m'aperçois que tu n'es pas philosophe comme je le suis, surtout depuis quelque temps, et tu veux voir la fin de mon histoire.

Louise enfin se décida d'éclaircir le mystère et trop orgueilleuse pour demander à Honoré des explications qu'il lui aurait probablement données, elle prit, pour en finir avec ses doutes, le moyen le plus contradictoire à son orgueil, mais probablement le plus naturel chez une jeune fille qui, bercée entre son amour et son orgueil, voulant savoir et ne voulant pas montrer qu'elle veut savoir, peut imaginer. Elle prit entre tous les moyens qui lui étaient accessibles, le plus

UN MALENTENDU



Louise.—Je n'ai jamais pu, ma chère Dora, jeter les yeux sur une autre fille, depuis que je vous ai connue ?
Dora.—Vrai ? Mais alors, cet œil qui louchait, ce n'est donc pas de naissance ?

mauvais à mon sens, celui de suivre son amoureux. Un beau jour qu'Honoré était encore parti subitement, elle fut non moins subitement prise d'un désir immodéré de faire une marche au village et me pria, moi entre tous ceux qui étaient présents, de l'accompagner dans sa promenade—tant il est vrai, mon cher ami, qu'il y a peu de sauvages au monde qui soient plus cruels que l'est une amoureuse.

Résigné à tout et peut-être aussi curieux de voir comment elle entendait poursuivre son enquête, je partis avec elle.

Te dire qu'une promenade de ce genre est charmante, ce serait trop habiller la peu chaste vérité ; d'abord, si je parlais, Louise n'écoutait pas du tout et si elle donnait signe de connaissance, le sujet sur lequel elle répondait avait déjà été vidé par moi seul depuis dix minutes, puis, obligée qu'elle était de deviner quelle direction Honoré avait prise, elle regardait partout à la fois, excepté à ses pieds, et j'étais obligé de veiller constamment aux endroits dangereux du trottoir, ce qui, du reste, est déjà quelque chose à considérer à la campagne, quand on n'a que soi à avoir soin.

Plusieurs fois je sentis qu'elle se décourageait et songeait, humiliée peut-être dans son for intérieur, à retourner à la maison. Plusieurs fois elle fut sur le point de me confier ses doutes et ses troubles, mais toujours je voyais son orgueil et la confiance en son amour l'emporter sur son esprit troublé et inquiet. Finalement, après avoir parcouru le peu de rues et les quelques ruelles qui composent le village, nous retournions bien tristement à la maison, lorsqu'en longeant une haute haie vive, qui ne laissait voir le jardin en arrière, qu'à certains endroits difficiles à trouver du premier coup d'œil, nous entendîmes un grand éclat de rire qui me fit tressaillir, mais qui fit pâlir Louise—il n'y avait pas à douter, Honoré était là.

Par un mouvement, certainement non calculé mais très à propos, Louise se mit à cueillir des fleurs.

La conversation par derrière la haie semblait animée, mais on n'entendait qu'un seul des interlocuteurs—Honoré a le verbe naturellement haut et les répliques de sa compagne ou de son compagnon devaient être très spirituelles, car il était d'une gaieté folle—puis il devint sérieux et on l'entendit, les voix se rapprochant de nous, dire à sa compagne : « Voyons, Marguerite, il ne faut pas me refuser ainsi—vous savez bien pourtant que je vous aime. »

A ce moment, je me tournai du côté de Louise, penchée pour cueillir une marguerite. Au moment où sa main se trouvait auprès de la fleur, les paroles d'Honoré lui étaient arrivées—sa main s'était fermée convulsivement, puis ouverte—la fleur tomba écrasée n'ayant plus forme de fleur ; mais en même temps, je m'aperçus que Louise, au lieu de se relever, fixa ses regards sur un point de la haie, puis attendit quelques secondes. En arrière on entendait le gravier de l'allée grincer sous les pieds des promeneurs qui devaient alors passer vis-à-vis de nous. Aussitôt, comme mue par un ressort, Louise se releva, partit d'un léger éclat de rire et me présenta une fleur de son air le plus agréable, absolument comme si j'eusse été Honoré. A dire de ce que je fus mystifié, ne serait pas exact.

Je ne pus dire un mot durant tout le trajet jusqu'à la maison, ce qui, d'ailleurs, n'était pas nécessaire, car Louise ne cessait de parler et de rire.

Arrivé à la maison, je me hâtai de quitter ma

compagne et revint du côté de cette haie enchantée. Je rencontrai Honoré qui s'en revenait tout joyeux de sa visite. Vouloir avoir le cœur net de cette affaire, je lui expliquai carrément la situation. A son tour il partit d'un éclat de rire et me raconta que la personne qu'il visitait ainsi, était une ancienne servante de sa famille, qui, quoiqu'encore très drôle dans sa conversation, divaguait quelque peu et, justement au moment où nous passions, il voulait lui faire accepter un petit présent qu'elle refusait, parcequ'elle prétendait que lui, en amour avec une autre, ne devait plus l'aimer.

Je compris tout alors. Louise, en se relevant, s'était arrêtée pour regarder à travers l'une des interstices laissée dans le feuillage de la haie et, au passage d'Honoré, avait vu celle qui l'accompagnait.

Le lendemain soir la main de Louise comptait une bague de plus.

Maintenant je vais te faire voir l'action de la morale et la morale de l'action.

Honoré visitait une servante de l'ancien régime qui, autrefois, s'était dévouée pour sa famille, mais il cachait ses visites un peu par respect humain et un peu aussi, parceque proclamer son action eût sembler vouloir poser aux yeux des bonnes mères de famille, et la morale qui est ordinairement du côté de celui qui a le dessus, a été qu'il a pour récompense de son action certainement la plus aimable, la plus jolie, la plus parfaite, la plus...

Oui, oui, reprit l'autre, ton histoire quoiqu'un peu longue n'est pas mal, mais à propos, quel est cet imbécile d'avocat qui s'est emballé comme celui dont tu viens de me parler ?

Imbécile est un peu raide, mon ami, cet avocat, c'est moi.

POLYDORÉ.

DANS LE GRAND MONDE

Monsieur Gaudin.—Je ne fréquente que la haute société.

Madame Gaudin.—Vraiment !

Monsieur Gaudin.—Oui, je suis employé à une agence de collection.

NOS CHÉRIS



Tommy.—Mon chien peut manger le tien.

Freddie.—Je te dis que non... Je n'en ai pas.

Tommy.—Eh bien, mon papa il peut donner la volée au tien.

Freddie.—Ça, ce n'est pas vrai... Je n'en ai pas.

Tommy.—Toujours que maman peut rosser la tienne.

Freddie.—Es-tu fou ?... Je n'en ai pas.

Tommy.—Qu'est-ce que tu as, donc ?

Freddie.—Je n'ai rien, rien, rien.

Tommy.—C'est moi qui vais te l'ôter vite, si tu traverses seulement la rue.

NOS CHERIS

(L'ART DE NE PAS RESTER OU L'ON SEMBÊTE.)



I
Où, se disait Tommie en route, ah ! ils veulent absolument que j'aile passer quinze jours chez ce vieux grognon d'oncle ! C'est ce que nous allons voir.

II
Si je mettais mon sac au-dessus de la porte !... Bon, comme cela ; je ne puis pas manquer mon homme....

III
En effet, trois minutes après le gibier était dans le sac.

IV
—Oh ! la belle trouvaille ! Une trappe à rats !

V
Et le lendemain midi, Tommie insinuait délicieusement au rat vicieux dans la soupier.

PRISE AU PIÈGE

Lui.—Voulez-vous m'épouser ?
Elle.—Pas que je sache.
Lui.—Alors c'est fait.
Elle.—Comment arrivez-vous à cette conclusion ?
Lui.—C'est tout arrangé entre votre père et moi.



VI
Ce jour-là le vieil oncle était plus de bonne humeur qu'il ne l'est de coutume quand, s'il n'y a rien.



VII
Une ratastrophe !



VIII
La vieille tante poursuit l'animal avec tout l'échecard mental que le beau secret dans ce sport.

L'INUTILITE DE LA MEMOIRE

Prédicateur.—Rappelez-vous que vous devrez rendre compte de toutes vos actions, quand vous serez dans l'autre monde.

Jean Vietrop.—Très heureux de l'apprendre. J'étudiais un nouveau système d'amélioration de la mémoire, maintenant je vais le lâcher.

SERMON PERDU

Bouleau.—Le sermon ! je n'en ai pas entendu un mot ; la dame qui était devant moi avait un chapeau tellement grand que je ne pouvais voir le curé.

Bouleau.—Mais votre femme, je suis sûr qu'elle l'a trouvé remarquable ?

Bouleau.—Ma femme ! pas plus que moi ; elle non plus ne pouvait voir le curé. La femme qui était derrière elle, avait un chapeau neuf.

LE MEILLEUR ROLE

Brunbonais.—Quel est le rôle auquel votre premier artiste prend le plus d'intérêt ?

Directeur.—(avec énergie). Le rôle de la paie.



IX
Le vieil oncle manque le rat d'un coup rigoureux ; puis il le frappe deux autres fois à la même place.



X
—Tiens, scélérat !
—Vrai, mon oncle, c'est le rat !
—Mais je vais l'attraper.

PAUVRE INFORTUNÉE !

On lit dans..... soyons élément, ne nommons pas notre confrère ; mais enfin on lit dans un journal de la Province :

Un grand banquet a été offert à M. X.... samedi soir à l'occasion de son premier mariage avec l'une des plus charmantes jeunes filles de Montréal.

M. X.... est l'un des avocats les plus populaires du jeune barreau.

Son premier mariage ! C'est la fiancée qui a du être contente en lisant cela.

PAS D'EAU CHAUDE

Entendu dans une maison de pension tenue par deux vieilles filles. Cinq heures du matin.

Catherine.—(L'une des vieilles filles en haut de l'escalier), Jeanne ! Jeanne !

Jeanne.—(L'autre vieille fille) quoi ?

Catherine.—Envoyez-moi un peu d'eau chaude, il faut que je lave le plancher.

Jeanne.—Il n'y pas pas d'eau chaude.

Catherine (étonnée).—Quoi ! pas d'eau chaude ?

Jeanne.—Non, il n'y a pas d'eau chaude.

Catherine.—Sûr ? qu'il n'y a pas d'eau chaude.

Jeanne.—Sûr ! Il n'y a pas d'eau chaude.

Catherine.—Que le bon Dieu te bénisse.

RIEN DE VISIBLE

M. Politique (dentiste).—Voulez-vous prendre le gaz hilarant ?

Contribuable canadien.—Si ça ne vous fait rien, vous me le donnerez après l'opération. Je crois qu'alors, je serai plus disposé à rire.

UNE PESSIMISTE

Violette.—Maman comment le monde sait-il qu'il y a un homme dans la lune !

—Maman (tristement).—Parcequ'il sort tous les soirs.

BOULEVERSEMENT SOCIAL



LA VISITE DU COMTE DE PARIS ET DU JEUNE DUC D'ORLÉANS A FAIT TOURNER BIEN DES TÊTES.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

UN PEU POUR RIRE

Le jeune L.—Oui, je crois aux somnambules, plus de dix fois je suis allé les consulter pour connaître mon avenir, et aucune ne m'a prédit la célébrité, mon seul rêve.

Monsieur B.—Donnez-moi votre main, mon ami, je vais essayer d'y lire. (*L. tend la main*). Après une minute d'observation :

—Un jour, un jour viendra où tout le monde se découvrira sur votre passage.

Le jeune L.—Vraiment, vous croyez... Quand donc ?

Monsieur B.—Le jour de votre enterrement...

**

Notre confrère E. M. fait venir, l'autre matin, sa domestique dans son cabinet, et devant elle, trace des caractères sur son bureau en promenant son doigt dans la poussière.

—Eh bien Julie ! dit-il, que pensez-vous de cela ?

—Oui, monsieur, c'est de la poussière, répond-elle. Hélas ! nous ne sommes tous que poussière et nous retournons en poussière.

**

—Eh bien ! docteur, que pensez-vous de l'état de ma belle-mère ! Elle me paraît bien bas.

—Rassurez-vous, mon cher... Elle souffre d'un asthme, et c'est un brevet de longévité.

—Oh ! docteur, vous la guérez, n'est-ce pas ?

**

Un mot de bébé :

On a mené la petite Denise au bord de la mer. Après avoir longuement contemplé les flots tumultueux qui viennent assiéger la grève, elle prononce avec un soupir :

—Oh ! comme elle doit être fatiguée, la mer !

**

Georges rencontre Euclide qui a un œil au beurre noir :

—Ah ! pauvre ami, qui t'a donc fait ce poché-l'œil ?

—C'est un type, qui pour tout remerciement des remarques que j'ai voulu lui faire, m'a flanqué un coup de poing si formidable que j'en ai vu trente-six chandelles...

—Drôle de façon d'éclairer !

**

Un quatrain dédié à une des lectrices du SAMEDI :

Fier de semer partout la cuisante douleur,
Par laquelle l'amour signale sa visite,
Afin d'être plus sûr, il établit son gîte,
Dans ton cœur.

J. ALCIDE C.

Montréal, 14 octobre 1890.

II

UNE BONNE LANGUE

Zénobie.—Comment ! cette mauvaise langue de Zoé a été traduite devant le recorder !

Zulma.—Oui, pour vol ; c'est affreux.

Zorobabéline.—C'est pourtant naturel de voir voler une pie !

RÉFLEXIONS D'UN FLANEUR

Pas d'argent, pas de journal.

**

Savez-vous si le tonnerre s'est fait mal, la dernière fois qu'il est tombé ?

**

L'homme s'appesantit en vieillissant : de même le temps devient pesant quand il est pluvieux.

**

O vous qui levez des pâtés de maisons, savez-vous quand un livre ressemble à de la pâte ?

—Quand il est feuilleté.

**

Les sénateurs romains n'étaient pas aussi orgueilleux qu'on le prétend, puisqu'ils se réunissaient dans l'écurie.

**

Les amis des hommes gras préparent les boulots aux sapins.

**

La vertu est prisée... le bon tabac aussi.

**

Il est bien peu de feronniers qui n'aient point de vices.

**

Je ne puis marcher vite, disait un infirme bel-esprit, puisque j'ai les jambes tortues.

**

L'espérance est un hôte qu'on nourrit avec plaisir... et gratuitement.

**

Sancho n'était pas bon écuyer : il manquait du sang-froid nécessaire à sa charge.

**

Les marins aiment le phare ; les coquettes le fard.

**

Quelques amoureux dépités ont prétendu que la lune est du genre féminin que parce qu'elle est changeante !

**

On parle beaucoup des femmes qui fondent en larmes ; mais les bougies leur sont supérieures en ce point.

**

FABLE INÉDITE (*racontée par un homme qui zézait*).—Un ours blanc était poursuivi par un ours noir, derrière lequel marchait un our gris.

Moralité :—Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

LUDOVIC.

III

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNAGES

Un tour bien voulu

Il y a quelques années, à Saint-Louis de Kamouraska, magnifique place d'eau, située sur le bord du Saint-Laurent, à quelque quatre-vingt-dix mille en bas de Québec, un mauvais plaisant nommé Chs D... avait été, en je ne sais quelle circonstance, mystifié par deux de ses amis. Il résolut de se venger en les mystifiant à son tour, et, pour atteindre son but, voici la bizarre idée qu'il mit à exécution.

Cet homme avait à un point extraordinaire, le talent de se grimer, c'est-à-dire de changer non seulement l'inflexion de sa voix, mais la forme même de son visage, de ses traits, et de son corps.

Un matin qu'il s'en revenait de prendre un bain, il s'avisait d'aller frapper à une porte coquette : le concierge, nouvellement arrivé dans la localité, et ne connaissant encore personne, s'en vient et ouvre la porte. Il aperçoit devant lui un homme maigre, jaune et quinquagénaire qui lui demande d'un ton sévère :

—Est-ce ici, que l'on trouve M. Chs D... ?

—Non monsieur, lui répond le portier.

—Si fait, dit l'autre ; car c'est moi qui suis Chs D... Et laissant le concierge recueillir ses idées pour bien comprendre, il le salue poliment et sort aussitôt.

Le lendemain matin, grimpé et métamorphosé en vieillard, il se présente à la même maison.

—M. Chs D... est-il ici ? demanda-t-il d'une voix faible et chevrotante.

—Non monsieur, répond le concierge.

QUE LE TEMPS PASSE VITE !



Sophie. (à son fiancé). Tu t'en vas déjà ! Il n'est que minuit ; et n'oublie pas que tu es arrivé tard ce soir ; je crois qu'il passait cinq heures.

— Si fait, mon ami, si fait ; car c'est moi qui suis Chs D..., et il s'éloigna.

Le concierge croyait rêver.

Le lendemain, un gros homme, à la face luisante et vermeille, frappe à la porte du malheureux concierge, et d'une voix ronflante :

— N'est-ce pas ici qu'est un jeune homme nommé Chs D... ?

— Non monsieur, répond le concierge effrayé à ce nom trop connu.

— Mais oui, mon bon ami, répond le mystificateur avec sa voix ordinaire ; vous me répondez toujours la même chose ; voilà cependant trois fois que je vous dis que c'est moi qui suis Chs D... Et comme les deux jours précédents, il salue et disparaît.

Le malheureux concierge commence à s'apercevoir qu'on se moque de lui. Il grogne toute la journée, raconte sa triple aventure à tout le monde. On le traite de nigaud, et il se promet bien de ne plus s'y laisser prendre.

Le lendemain, un commissionnaire frappe le marteau au point du jour. Le concierge dormait encore. Il se lève, ouvre la porte :

— Qui est là ? demanda-t-il. Qui demandez-vous ? Est-ce qu'on réveille le monde à ces heures-ci ? Il n'est pas encore cinq heures.

— Faites excuse, dit le commissionnaire ; mais c'est très pressé. On m'a assuré qu'il fallait venir à cette heure-ci dans votre maison, pour trouver M. Chs D...

— Eh ! va au diable avec ton Chs D..., s'écrie le portier en colère. Je ne le connais pas ; s'il revient, je le recevrai comme il le mérite, il n'est pas ici.

— Si fait, répond encore une fois Chs D... (car c'était lui même), je suis Chs D... et je suis dans votre maison à cette heure-ci.

Le portier avait déjà saisi son balai pour assommer son persécuteur. Mais, pendant les préparatifs de l'attaque, celui-ci s'était esquivé.

— Reviens-y, reviens-y, s'écrie le concierge furieux ; je t'en donnerai du Chs D... sur le dos ! Ah ! gueux, ah ! menteur ! etc., etc.

Chs D... rentre chez lui, et écrit à chacun de ses deux amis un billet ainsi conçu :

— Mon cher ami, j'ai changé de demeure. Je reste maintenant rue..., No... (indiquant la maison même du concierge mystifié), viens demain matin déjeuner chez moi ; je t'attends à 9 heures."

Le premier billet portait 9 hrs, le second 11 hrs.

Le lendemain, en conséquence, le premier invité se présente tranquillement à la maison indiquée par le billet :

— Est-ce ici, demande-t-il au concierge, que demeure M. Chs D... ?

— Ah ! c'est encore toi ! s'écrie le portier. Ah ! tu ne m'échapperas pas cette fois ! Et s'élançant d'un bond sur son balai, il se jette sur l'ami stupéfait.

Celui-ci veut s'expliquer, demander raison de cette grossière apostrophe. Mais voyant venir aussi la femme, armée de la pelle et des pin-cette, il se sauve au plus vite et s'estime heureux de n'attraper qu'un coup de balai dans le dos.

A onze heures, le second invité arrive à son tour.

Même réception, redoublement de fureur. Seulement celui-ci, plus fort que le premier, soutient l'assaut, engage une bataille terrible ; tout le quartier est en émoi. On va chercher le commissaire ; la cause s'instruit ; personne n'y comprend rien, pas plus le commissaire que le concierge, que l'invité.

Rentrés chez eux, ils trouvent tous deux un second billet :

— Mon cher ami, je me suis trompé hier en te disant que j'ai changé d'adresse. Viens déjeuner chez moi aujourd'hui. *Le portier ne te dira rien de désagréable.*

— (Signé) Chs D..."

Douze ou quinze camarades étaient invités. J'avais été prié de me joindre à eux. Devant nous, Chs D... expliqua toute l'affaire. Il fallut bien en rire ; car comment se fâcher d'un tour aussi pittoresque et aussi comiquement exécuté ? Les deux amis en furent quittes pour leurs coups de manche à balai et ne se frottèrent plus à leur redoutable vainqueur.

AGUE ERAITR.

LÉVIS, octobre 1890.

IV

LE COIN DE "JOE"

Un acteur médiocre, propriétaire d'un nez très long, avait à dire dans une pièce : *Time is money.*

Parmi l'auditoire se trouve un de nos braves canadiens qui certes n'y comprenait goutte.

S'adressant à son interprète, il eut la réponse suivante : "*Times, le temps, is, est, mon ey, mon ne.*"

Sapristi, dit notre homme, il a raison, le temps est excessivement long !

* * *

Aux chutes.

Rien d'*extra-ordinaire* ? demanda un rapporteur américain.

— Non monsieur, rien, répondit le gardien.

— Eh ! mais n'est-ce pas ici qui est tombé cet homme hier soir ?

— Oui, mais il s'est tué !

— Sans doute ! mais qu'appellez-vous donc *extra-ordinaire* ?

— S'il ne s'était pas tué !... e'aurait été de *Pestraordinaire*.

* * *

L'employé.—Monsieur, je viens d'avoir la douleur de perdre mon *beau père*... J'ai un triste devoir à remplir demain et il ne me sera pas possible de venir au magasin.

Le patron (distract).—Diantre ! diantre ! Nous avons beaucoup de besogne en ce moment, ne pourriez-vous pas remettre cela à un autre jour ?

* * *

Entendu à la sortie de la Kermesse.

— Comment trouves-tu Mademoiselle X... ?

— (*Distract*) Oui, elle m'a beaucoup plu... m', j'aime mieux sa sœur !

* * *

Un étranger aux Etats-Unis.

— Mon chapeau ? mon chapeau ! où est donc mon chapeau ?

— Volé, je suppose, répondit le barbier.

— Quoi, volé ? le temps de me faire couper les cheveux.

— Oui, il fallait le garder avec vous.

— Certes, c'est vous-même qui m'avez *obligé* de l'ôter de dessus ma tête !

* * *

Dans un bal.

— Je ne vous cacherai pas, Mademoiselle que j'aime surtout la danse... pour la danseuse.

— Pourquoi ne vous avouerais-je pas, monsieur, que moi j'aime plutôt le danseur pour la danse.

* * *

En classe.

— Qu'est-ce qu'un calife ?

— Un prince, un potentat, un roi.

— Où règne-t-il ?

— Où règne un calife ?

— Oui, où règne le calife, vous m'avez entendu ?

— Un calife règne...

— Eh bien, où règne le calife.

— Le calife règne, le calife... règne. En Californie, je suppose !

* * *

Y...—Tu sais que j'épouse Mlle V... Elle est d'une laideur exagérée et d'une bêtise sans pareille, j'en conviens ; mais cinq cent mille dollars de dot... j'épouse les yeux fermés !

— Eh bien ! mon cher, ce que tu as de mieux à faire, c'est de perdre au moins la vue, si tu ne *veux pas tout perdre.*

JOE.

THÉÂTRE ROYAL

Si la variété fait le charme de la vie, suivant le mot du poète latin, il faut croire qu'elle fait aussi celui d'une représentation. C'est du moins ce que donnait à entendre, le brio avec lequel les habitués du Royal ont salué cette semaine "*Gillets World of Wheels.*"

"A tout seigneur, tout honneur," nous ne faisons donc que rendre justice à la famille Gillets—6 acrobates de première force,—en disant que leurs évolutions sur bicyclette, tricycle, etc, son vraiment étonnantes.

Mlle Agnès Atherton est une danseuse très habile, très gracieuse et l'auditoire lui en fait son compliment en plus d'une fois.

M. Winstanly tire de son concertina, à peu près tous les sons connus du monde créé.

M. Ki-sels est tout simplement merveilleux de dextérité et d'agilité dans ses représentations d'escrime.

M. Tribor émerveille l'auditoire par ses changements de costumes à vue. Et il en a des costumes des artistes—autant que Joseph avait de pièces dans sa robe multicolore.

Et nous ne parlons pas de nombre de chants, danses, tours d'acrobates, scènes de caractère, etc, tout parfaitement réussi et faisant de la troupe Gillets une des meilleures combinaisons de variétés qui viennent tenir l'affiche à la populaire maison d'amusement de la rue Coté.

Aussi n'oublions pas la matinée samedi après-midi et la dernière représentation de samedi soir. La semaine prochaine nous aurons l'honneur d'entendre Melle Marguerite Fish dans *Erman the Elf*, voir l'annonce.

Une grande mesure d'économie



Médecin. (à un patient qui n'a plus que la peau).— Douleurs dans l'estomac et dans le dos !... Hum !... Je vais vous donner un emplâtre ; vous pourrez la mettre en avant ou en arrière ; elle servira pour les deux côtés à la fois.

PRÉPARATIFS SÉRIEUX



M. Pensatout. — Avez-vous une vieille rosse dans votre écurie ?

Le loueur de char. — Oui ; j'en ai une qui ne trotte jamais.

M. Pensatout. — Amenez-moi là ce soir à dix heures. Voyez-vous, ma fille se fait enlever ; et faut toujours que je fasse semblant de courir après.

LA VIE PRIVÉE D'AUTREFOIS

LA MESURE DU TEMPS. CLEPSYDRES, HORLOGES, MONTRES, PENDULES, CALENDRIER

Pouvoir, à chaque instant du jour et de la nuit, déterminer l'heure qu'il est, semble aujourd'hui constituer un des éléments essentiels de toute civilisation. Il est pourtant vrai que le peuple romain vécut, durant près de cinq siècles, dans une ignorance complète des procédés par lesquels on mesure le temps.

Le jour civil était alors partagé en vingt-quatre heures d'inégale durée, qui se comptaient du milieu de la nuit au milieu de la nuit suivante. Le jour usuel, encore moins bien défini, avait pour limites le lever et le coucher du soleil, et se divisait en trois parties : le matin, le midi, le soir. La seule horloge publique qui existât à Rome était représentée par l'huissier des consuls. Quand du Sénat il apercevait le soleil entre les rostres et la græcostaxis, il annonçait la naissance du jour ; il en signalait la dernière heure quand l'astre était descendu entre la colonne Mænia et la prison. Dans l'intervalle, on n'avait pour guide la situation du soleil sur l'horizon. En 191 seulement, la municipalité fit établir au forum un cadran solaire, et quatre ans après une clepsydre indiquant les heures du jour et de la nuit : "Tandiu, dit Plin, populo romano indiscretæ lux fuit.

En France, il fut aussi un temps où, quoique l'on ne connût ni les pendules, ni les réveils, ni les montres, ni les horloges, la société était régulièrement organisée ; où des heures fixes appelaient le domestique à sa tâche, le soldat à son poste, le prêtre à son autel, le juge à son tribunal, l'étudiant à ses cours, l'ouvrier à son atelier. Je ne prétends pas que l'on s'astreignît alors à une ponctualité bien rigoureuse. Mais l'invention des instruments destinés à mesurer le temps contribua peu à développer chez nous la pratique de l'exactitude. Celle-ci date d'hier, de l'essor donné aux affaires par le dix-neuvième siècle.

Au moyen âge, époque de foi naïve, la vie civile et la vie religieuse se confondent. L'église, en succédant à la basilique romaine, l'avait remplacée : elle ne se bornait pas à offrir un aliment au besoin de dévotion qui remplissait les âmes, on venait y chercher, en même temps que le spectacle des cérémonies sacrées, l'authenticité nécessaire aux actes privés. Le clergé concentrait en ses mains puissantes toute science, tout enseignement. Par ses soins, les malades étaient secourus, les prisonniers visités, les captifs rache-

tés ; il recueillait les enfants abandonnés, soulageait les pauvres, protégeait les humbles excommuniés parfois le suzerain quand il oubliait l'oppression. Les sonneries régulières des cloches, dont le bruit remplissent les rues étroites, sombres et tortueuses, rappelaient chacun à son devoir, à travail.

Nous sommes au treizième siècle. Les cloches sonnent :

Matines, à minuit.

Laudes, à trois heures du matin.

Prime, à six heures.

Tierce, à neuf heures.

Sexte, à midi.

None, à trois heures.

Vêpres, à six heures.

Complies, à neuf heures.

C'étaient là les heures canoniques observées partout. Mais il y avait, en outre, dans chaque église, dans chaque couvent, d'autres offices annoncés aussi par le son des cloches, et dont l'heure était bien connue des habitants du quartier. On les nomma un peu plus tard les *petites heures*. Le samedi, par exemple, les fileuses de soie cessaient leur travail en hiver à six heures, et en été "puis que le ausmonne est sonée à Saint-Martin des Champs." Les meuniers ne devaient pas moudre le dimanche depuis "que li caue benoite est faite à Saint-Liefroy dessi adont que l'on sonne vespres." Cette bénédiction de l'eau est une cérémonie qui précède la grand-messe. En-

CONCLUSION NATURELLE



Oncl' Tou. (dont le cheval vient de prendre le mors aux dents). — Quand Sambo m'a vendu cette bête-là, il m'a dit qu'elle avait un défaut ; mais il ne se rappelait plus lequel. Ça doit être celui-là.

fin, les crêpimiers quittaient en temps l'atelier quand sonnait le couvre-feu (1), " puis l'heure que queuvrefeu est sonée à Saint-Merri."

Relativement à la durée du travail, l'année se divisait alors en deux saisons : le *carême* ou saison des jours longs, et le *charnage*, temps où il

11. Ordinairement, les églises sonnaient le couvre-feu à sept heures en hiver et à huit heures en été. Au treizième siècle, la prescription d'entendre ce signal son feu et sa lumière n'était plus guère observée que dans les couvents. Au quatorzième siècle, on attendait ce moment, au moins en hiver, pour souper. En effet, Jean Broyant ou Broyant, qui vivait en 1312, s'exprime ainsi dans son *Chemain de porcelle* :

Adonc alerent Soing et Cure
Tost la chapelle appareillier
Pour jusqu'à couvre-feu vieillier.
Car d'hiver estoit la saison
Qu'on ne souppie pas, par raison,
Jusqu'à tant que l'oise sonne.

Les anciennes ordonnances ordonnaient aux cabaretiers de fermer boutique après le couvre-feu sonné à Notre-Dame. Une ordonnance interprétative rendue par le Châtelet le 16 novembre 1536 décida qu'il fallait entendre ces mots ainsi : A sept heures, de la Saint-Remi à Paques, et à huit heures de Paques à la Saint-Remi.

Au dix-huitième siècle, Notre-Dame sonnait encore à sept heures le couvre-feu du Chapitre, et la Sorbonne sonnait à neuf heures le couvre-feu de l'Université.

était permis de manger de la viande, ou saison des jours courts. En général, la saison de charnage commençait à la Saint-Remi (1er octobre) et finissait aux Brandons. Ainsi, il était interdit aux crêpimiers de travailler le samedi " en charnage depuis que le premier coup de vespres est soné à Nostre-Dame, et en quaresme puis que complies est sonée en cel mesme lieu," c'est-à-dire depuis six heures en hiver et neuf heures en été.

Les statuts présentés vers 1268 au prévôt Etienne Boileau par les différentes corporations ne laissent aucun doute sur la manière dont les ouvriers connaissaient les heures.

Les lanterniers déclarent que le samedi ils rentrent chez eux " puis le premier coup de vespres sonans à S. Innocent ou à la paroisse souz qui le lanternier demourra." Les cordonniers, les tapissiers, les patenôtriers prennent également pour signal le premier coup de vèpres sonnans à la paroisse où est situé l'atelier. Les talemeliers peuvent cuire jusqu'à ce qu'ils entendent sonner les matines. Les charpentiers obéissent à l'avertissement donné par le " gros saint de Nostre-Dame (la grosse cloche)." Les atachiers se fient à la cloche de Saint-Merri, les savetonniers à celle de Sainte-Opportune.

On rencontre aussi quelques indications moins précises. Les tisserands de linge commencent leur travail " à l'heure de soleil levant," les foulons de Sainte-Geneviève " dès que l'on pourra homme cognoistre en rue." Les chapeliers de fetre attendent " que la guette ait corné le jour." et les drapiers de soie " la guette cornant au matin." Pour comprendre cette expression, il faut savoir que chaque matin, au petit jour, le cor du guet sonnait de l'une des tours du Châtelet. Ce signal, nommé *guette cornée*, rendait la liberté aux bourgeois qui avaient fait le service du guet pendant la nuit ; il annonçait en même temps aux Parisiens que le jour venait de poindre, et aux ouvriers, aux servantes, qu'il était temps de se lever. Les boucliers finissaient leur journée " si tost comme on voit passer le sergent crieur du soir ;" les foulons " si tost que li premiers crieurs de vin vont ;" et les épingliers " au premier crieur au soir." Les crieurs de vin faisaient, en effet, deux tournées par jour, et à heures fixes.

Mais les crieurs eux-mêmes se réglaient sur les cloches des églises. Il nous reste donc à rechercher par quels moyens les religieux arrivaient à connaître les heures.

Il n'y eut pas d'autre, au début, que l'inspection des astres. Le moine chargé de sonner les cloches dormait le jour ; pendant la nuit, il ne se couchait pas, et sortait de temps en temps pour examiner le ciel. Je lis dans le récit d'un miracle arrivé du vivant du saint Hughes, qu'un religieux de Cluni, " exivit ut videret astra et cognosceret si esset hora pulsandi."

Quand l'horizon assombri ne laissait visible aucune étoile, on recourait à divers procédés. Le moine qui veillait déterminait l'heure approxima-

UN LIBELLE INFAME



Delle Sensitiva. (pleurant). — Cette pauvre de madame Janson qui m'a dit que j'étais vieille d'un quart de siècle !

Delle Clara. — L'insolente ! Il n'y en a pas une qui sache mieux qu'elle que tu n'as que vingt-cinq ans.

tivement par le nombre de psaumes qu'il avait récités depuis son dernier examen du ciel, par le nombre des pages qu'il avait lues, par la quantité de cire qu'un cierge avait consumée, par l'huile qu'une lampe avait brûlée. Parfois, le chant du coq servait de signal pour le lever des religieux : la règle de Saint-Benoît ordonne que "in verni vel astatis tempore, a pullorum cantu nocturni inchoentur."

Cette même règle, revue au septième siècle, nous apprend que les couvents riches avaient déjà un moyen plus sûr pour savoir l'heure. Les deux religieux à qui était confié le soin de sonner les cloches devaient, dit le texte, jour et nuit interroger l'horloge, "in nocte et in die solliciti horologium conspiciere." Que faut-il entendre par ce mot *horologium*? Dans le jour, c'était sans doute un gnomon ou cadran solaire; la nuit ce ne pouvait être qu'une clepsydre. Mais qu'était-ce qu'une clepsydre?

Les clepsydres sont antérieures aux gnomons et ceux-ci remontent cependant à la plus haute antiquité. Isaïe raconte que Dieu lui dit : "Je ferai retrograder de dix degrés en arrière l'ombre descendue sur les degrés d'Achaz par l'effet du soleil;" d'où l'on peut conclure qu'Achaz avait construit un escalier disposé de manière à indiquer les heures "par la marche de son ombre." Dom Calmet, qui me fournit ce commentaire, ajoute qu'Achaz était contemporain d'Homère et mourut l'an du monde 3278. Les dernières informations le représentent comme vivant 700 ans avant Jésus-Christ, mais faites un état de tout cela, et vous verrez que tout cela n'est pas bien sûr.

Prenez un entonnoir en verre et terminé par une ouverture très étroite, remplissez-le d'eau. Quand l'eau aura coulé pendant une heure, indiquez par une ligne tracée sur le verre le niveau auquel elle est descendue. Continuez ainsi pendant douze ou vingt-quatre heures, et vous aurez la plus élémentaire des clepsydres.

Pour l'antiquité, elle aurait été tout à fait insuffisante, et je dois exposer ici une des grandes difficultés qu'eut à vaincre l'horlogerie pendant plusieurs siècles. Les astronomes appellent jour, ou *jour artificiel*, la durée d'une révolution complète de la terre sur elle-même : le jour artificiel embrasse donc un jour naturel et la nuit consécutive. Mais le peuple ne put d'abord admettre qu'on donnât le nom de *jour* à la *nuit*, à une succession de lumière et de ténèbres, de travail et de repos pour lui. Aussi, la présence et l'absence du soleil constituant deux grandes divisions susceptibles d'être comprises par tous, on se décida à partager en douze heures le temps pendant lequel le soleil était présent; en douze heures aussi celui pendant lequel il était absent. On eut donc pour chaque *jour artificiel* vingt-quatre heures, dont la durée variait sans cesse, sauf aux équinoxes. A Alexandrie, par exemple, où le plus long jour d'été était de quatorze heures,

UN COCHER TENDRE



Joe, (nouvellement arrivé et qui n'a jamais vu de mouche). — Whoa ! Regardez-moi donc ces petits bétas qui se laisseraient écraser plutôt, ...!

Trop fort sur l'exercice militaire



Scrupul. — Instructeur. — Qu'avez-vous à faire quand un officier vient à passer ?

Volontaire. — Saluer.

Scrupul. — Supposez qu'une bande d'ivrognes vienne à passer.

Volontaire. — Je saluerai.

Scrupul. — Vous saluerai ! Pourquoi ?

Volontaire. — Parce qu'il pourrait bien se trouver des officiers parmi.

chaque heure avait ce jour-là soixante-dix minutes; le plus court jour d'hiver étant de dix heures, l'heure n'avait ce jour-là que cinquante minutes.

Je reviens maintenant à la clepsydre primitive. Au lieu de graduer l'entonnoir, on gradua le vase placé au-dessous, ce qui donnait le même résultat. On eut, en outre, un cône plein ayant la même forme et la même dimension que l'entonnoir, afin qu'en insérant l'un dans l'autre ils joignissent parfaitement. L'entonnoir était combiné de manière à indiquer les heures du plus court jour d'hiver. Lorsque les jours grandissaient et que les heures devenaient ainsi plus longues, on introduisait le cône solide, et suivant qu'il était plus ou moins entré dans l'entonnoir, l'eau passait avec plus ou moins de facilité : il fallait donc plus de temps pour écouler la même quantité d'eau, et dès lors les parties du jour où les heures devenaient plus longues. Le cône solide était porté par une règle graduée qui indiquait de combien il devait être enfoncé ou retiré, suivant la longueur des jours. On comprend ce qu'il fallut d'essais, de soins, d'expériences répétées et suivies pour établir cette graduation et construire un type qui put servir à fabriquer ces sortes de clepsydres. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, qu'elles furent pendant très-longtemps en usage, surtout dans la classe moyenne et dans les couvents pauvres : ce doit être à une horloge de ce genre que fait allusion la règle de Saint-Benoît, dans le passage cité plus haut.

Les clepsydres reçurent peu à peu des modifications qui les rendirent moins imparfaites. Entre celle que je viens de décrire et celle qui est décrite ci-contre, d'immenses progrès avaient été réalisés dans l'art de l'horlogerie. Je vais m'efforcer d'être assez clair pour que tout le monde puisse me comprendre.

Des lignes obliques, tracées d'après le cours des saisons, contournaient une colonne et indiquaient pour toute l'année l'augmentation et la diminution successive des heures. Il fallait arriver à ce que, pendant l'année tout entière, chacune des vingt quatre heures inégales qui constituaient chaque *jour* le jour et la nuit vint se placer d'elle-même au bout de la baguette d'un enfant situé à gauche de la colonne.

La première clepsydre qui paraît avoir été vue en France serait celle que Théodoric envoya, vers l'an 500, à Gandeband, roi de Bourgogne. Elle avait été construite par Boèce, et l'eau tombant goutte à goutte y indiquait le cours des heures. "acquis guttantibus horarum spatia terminantur." Les Bourguignons émerveillés ne pouvaient comprendre ce phénomène : ils firent surveiller l'horloge, afin de s'assurer que personne n'y touchait, et en vinrent à croire qu'elle était intérieurement animée par quelque divinité.

En 761, Pépin le Bref reçut du pape Paul Ier un certain nombre de livres et une horloge nocturne, "et horologium nocturnum," dit le Saint-Père dans sa lettre d'envoi. C'était donc, non pas un cadran solaire, mais une clepsydre, et peut-être sonnait-elle les heures.

Alexandrie, succédant à Athènes, aurait été sous les Ptolémées le véritable centre des connaissances humaines. Au début du neuvième siècle, les lettres et les sciences ont choisi une autre capitale : Bagdad, gouvernée par le grand Aaron ou Harounal Raschid, est devenue le foyer dont l'Europe du Nord empruntera la lumière. L'ambassade qu'Aaron envoya à Charlemagne est restée célèbre. Parmi les présents qu'elle apportait aux barbares d'Occident, on admirait une clepsydre, qui prouvait quel degré d'habileté avaient alors atteint les horlogers persans Eginhard, ami et conseiller de Charlemagne, nous décrit ainsi cette horloge qu'il avait certainement étudiée : "Un mécanisme mù par l'eau marquait le cours des douze heures, et au moment où chaque heure s'accomplissait, un nombre égal de petites boules d'airain tombaient sur un timbre placé au-dessous, et le faisaient tinter par leur chute. Il y avait aussi douze cavaliers qui, lorsque les douze heures étaient révolues, sortaient par douze fenêtres, en fermant derrière eux, dans le choc de leur sortie, ces fenêtres qui auparavant étaient ouvertes. On remarquait beaucoup d'autres merveilles dans cette horloge; mais il serait trop long de les rapporter ici."

Les ouvriers d'Aix-la-Chapelle ne tentèrent probablement pas d'imiter l'ingénieux mécanisme qu'ils avaient sous les yeux, car il nous faut attendre encore près de 305 ans avant de constater en Europe l'emploi des clepsydres sonnantes. Dans les *Usages de l'Ordre de Cîteaux*, compilés vers 1120, on ordonne au sacristain de disposer l'horloge, en sorte qu'elle sonne avant l'heure des matines. Il est donc permis de supposer qu'à la fin du treizième siècle, ces sortes d'horloges pouvaient être assez communes dans les riches églises de Paris. Toutefois, saint Louis préférait régler sa vie par l'emploi de chandelles, dont la longueur était calculée de manière qu'elles se consumassent en un nombre d'heures déterminé. "Chaque jour, dit le confesseur de la reine Marguerite, il s'en aloit en sa chambre, et adoncq estoit alumée une chandele de certaine longueur, c'est à savoir de trois piez ou environ; et endementières que ele duroit, il estoit en la Bible ou en un autre saint livre; et quant la chandele estoit sur sa fin, un de ses chapelains estoit apelé."

Ce procédé, déjà fort usité sans doute, avait donné naissance à une division singulièrement vague du temps, et surtout de la nuit. On la partageait en trois chandelles, et l'expression *une chandelle* désignait soit le premier tiers, soit un tiers quelconque de sa durée; *trois chandelles*, c'était la nuit entière.

DIFFICULTÉ RÉGLÉE



Modestin. — Je ferai bien la cuisine, mais pas le lavage.

Jérémié. (qui trait la vache et lève la vaisselle depuis quinze jours, est décidé à tous les sacrifices). — Si vous venez, ma femme consentira bien à vous ôter le lavage.

Modestin. — Oh ! vous êtes marié ! Dans ce cas, je n'irai pas chez vous du tout.

Jérémié. — Ça ne sera pas une difficulté, je vais donner à ma femme ses quinze jours d'avis; elle se trouvera une autre place.

AU BAS DE L'ÉCHELLE



Timothé le tramp. — Ça, c'est se sentir dégradé ! Jus-quaux chiens qui me prennent pour l'un des leurs !

PETIT BONNET

Petit bonnet sur un chignon.
Posé comme un tin papillon
À l'aile blanche, à l'aile rose,
Ayant l'air mutin ou grognon,
Fantasque, amoureux et mignon,
Selon que l'esprit le dispose.

Petit bonnet tout de travers,
Arrogant autant que pervers,
Médites-tu quelque fresaine ? —
Sur l'oreille, mis à l'envers,
Quel poète te fit des vers
Pour t'avoir donné la migraine ? —

Petit bonnet plein de soupçons,
Troublant mes joyeuses chansons,
Faisant parfois le diable à quatre :
Et même, sans plus de façons,
Après de très vertes leçons,
Menaçant presque de me battre.

Petit bonnet toussant bien fort,
Se dardant au moindre effort
Dans une main pâle et coquette :
Froissé, boudoir : on voit d'abord
Qu'un rhume lui cause un grand tort
Pour qu'il ne soit plus en goguette.

Petit bonnet, lorsque, le soir,
Eunu d'un fugitif espoir,
Tu gardes deux paupières closes,
Hélas ! dis-moi, peut-on savoir
Quels rêves tu viens d'entrevoir,
Ou les secrets dont tu me gloses ?

UN MONSIEUR QUI N'EST PAS JOUEUR

Non ! ne parlez pas de ces petits voyages devant moi. Cela me fait pitié.

— Si j'ai voyagé ? j'ai fait le tour du monde !

— Oui, monsieur, le tour du monde. C'était après la mort de ma femme, ma pauvre Amélie ! Elle m'avait donné vingt ans de bonheur.

— Je n'ai pas dit que ce fut un bonheur parfait. Certainement, il y avait des jours où... mais cela ne fait rien, monsieur, lorsqu'on en a l'habitude. Je l'ai bien comprise quand elle n'a pas été là. Ses vivacités, ses colères, les tempêtes qu'elle faisait claquer dans la maison, les reproches dont elle m'accablait, ses féroces accès de jalousie, tout m'a manqué à la fois. Et cela, c'était devenu ma vie. Aussi le chagrin me minait. Au café du commerce, où je fais tous les soirs ma petite partie, un piquet innocent, car je ne suis pas ce qu'on appelle un joueur, tout le monde me disait :

« Bonnard, le chagrin vous mine. » Alors, j'allai consulter un médecin.

— Non ; pas celui d'Amélie. Un meilleur. Je lui exposai mon cas.

— C'est bien, fit-il sans me regarder. Vous en

serez quitte à bon compte. Pour vous guérir. Il n'y a rien de tel qu'un voyage. Voyagez ! — Mais docteur, ce mal qui me mine ! Vous ne me dites pas... Ne puis-je savoir ce que c'est ?

— C'est vingt francs...

— Hum !

Et fin, je donnai mes vingt francs et je sortis.

Voyager... L'ordonnance était un peu vague.

Où aller ? à Meudon ? C'était bien près. La dose de voyage serait peut-être insuffisante. Le docteur aurait dû, puisque j'y mettais le prix, m'indiquer le nombre de kilomètres dont j'avais réellement besoin.

Comme je réfléchissais à cela, en regardant les boutiques, car j'ai toujours été curieux, j'avais une affiche. Une compagnie maritime annonçait un voyage autour du monde, à des conditions exceptionnelles de bon marché : le Brésil, le cap Horn,

l'Océanie, la Chine, les Indes, Suez ! huit mois de route, logement, nourriture, service, tout cela pour dix mille francs ! Une véritable occasion ? Et le paquebot qui quittait le Havre le lendemain à midi. Je ne fis ni une ni deux. Je rentrai chez moi. Je jetai dans ma malle tout ce qui me tomba sous la main. Je hélai un fiacre :

Cocher, gare Saint-Lazare !

Une heure après j'étais dans le train et je ronflais à poings fermés... Je dors toujours en chemin de fer.

Une belle ville, le Havre... à ce qu'on m'a dit, car vous comprenez, je n'eus pas le temps de la visiter. Il fallait se hâter, retenir sa place sur le vapeur, choisir une cabine. À midi on leva l'ancre, et bientôt les passagers qui étaient sur le pont purent voir disparaître à l'horizon la côte de France. Pour moi, j'étais descendu dans le salon. La mer, je la connais. J'ai passé autrefois quinze jours à Trouville avec Amélie.

Dans le bateau se trouvait aussi un monsieur. Nous causâmes. Charmant, ce monsieur, une belle nature ! Les mêmes goûts que moi. Il n'y avait pas cinq minutes que je le connaissais quand il me proposa de faire une partie de piquet ! Un robicon ! Je sautais de joie. Vite des cartes ! Je savais maintenant comment charmer les loisirs de la traversée. Avant de commencer, nous convinmes que l'on inscrirait les pertes chaque jour et que l'on réglerait à chaque escale, quand on descendrait à terre : dix sous la fiche !

Quelle veine il avait ! Je n'ai jamais vu un joueur aussi heureux que cet animal-là ! Au bout de dix jours, je perdais 150,000 fiches et je lui en devais 327,962 en arrivant à Rio-Janeiro.

Une belle ville, Rio-Janeiro ! Je puis en parler, puisque j'y ai été ; mais je ne l'ai pas précisément vue. Pour descendre à terre, il aurait fallu payer d'abord à mon partenaire 163,980 francs. C'était cher et pour voir quoi ? Un port de mer ! Et nous venions du Havre !

Quand on vient du Havre, on n'a pas besoin de visiter Rio-Janeiro. Tous les ports, c'est la même chose. Il y a toujours des quais et des bateaux, et ça sent le godron. C'est ce que je dis à mon partenaire, en lui proposant de rester à bord et de continuer la partie. Il y consentit volontiers. C'est un galant homme, dans toute l'acception du terme !

Oh ! mais je ne fus en reste avec lui. Le cap Horn

me porta bonheur. Très beau, le cap Horn. De l'eau, des rochers. Mais il y fait un froid ! vous comprenez que je n'ai pas été assez bête pour aller me geler sur la Terre de Feu, sous prétexte de voir des Patagons. Qu'est-ce que cela me fait les Patagons ?

Par exemple, j'ai gardé un excellent souvenir de l'Océanie. Il y a là des îles Marquises !... 400,127 fiches à mon actif ! Et cela précisément au moment où nous entrions au port de Sydney. Un beau port, Sydney. J'aurais été content de le voir.

Je n'avais pas eu envie de débarquer dans les petites îles où nous avions touché précédemment. Non. Les sauvages, ça ne m'intéresse pas. Il y en a un en carton, au musée. Je l'ai vu ; j'ai vu aussi la Vénus hottentote dans la même galerie, et cela me suffit. Sydney, c'est autre chose. Cependant, comme mon partenaire avait eu la délicatesse de ne pas exiger que je descendisse au Brésil, j'étais trop bien élevé pour ne pas lui rendre sa politesse en Australie. D'ailleurs, comme il me fit observer, Sydney, c'est encore un port ! C'est encore effrayant ce qu'on voit de ports dans un voyage au long cours ! ça finit par être fatigant.

Ceux qui ont représenté la Fortune debout sur une roue ont eu bien raison. La coquine ! Elle me trahit en plein dans le détroit de Torrès. Au lieu d'un bel actif, je me trouvai en présence d'un passif considérable en arrivant dans les mers de la Chine. La Chine, pays curieux ! Canton, ville intéressante ! Mais pour moi, en ce moment-là, je me souciais des Chinois comme de ça... Je ne pensais qu'à rattraper mon demi-million de fiches perdues. Une affaire de deux cent cinquante mille francs, ça peut bien passer avant des magots, n'est-ce pas ? Nous continuâmes donc la partie. Mon partenaire tenait à Canton, comme je tenais à Sydney... Ce fut un rendu pour un prêt. Voilà tout.

Il y a loin de Canton à Bombay. Heureusement ! Car, pendant ce temps, la chance tourna encore une fois, et mon ami me dut bientôt — devinez combien ? — un joli petit million tout rond ! Je n'aurais jamais cru qu'on pût gagner autant au piquet. Le pauvre homme était positivement navré. J'eus pitié de lui. Je ne lui offris pas de faire un tour à terre... Et puis, à vrai dire, je me sentais toujours en veine, et je n'étais pas fâché de voir jusqu'où cela pourrait aller.

Eh bien ! ça n'alla pas loin. À peine le bâtiment venait-il de quitter Bombay que je me mis à perdre... et je perdis constamment. Je me piquais au jeu. À Suez, au lieu d'un million, je ne gagnais plus que 71,724 francs !

Je voulais me rattraper. L'idée ne me vint pas même de quitter les cartes. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il y a à Suez ? Un canal ! Des canaux, j'en ai assez vus. J'ai demeuré huit ans près du canal Saint-Denis. Nous jouâmes donc avec plus d'acharnement que jamais, le matin, dans la journée, le soir et même la nuit. Nous nous fai-

EMPLOYÉ INDIGNE



Premier directeur de la banque. — Je crois qu'il va falloir mettre Smith à la porte. Second directeur. — Mais voilà vingt-cinq ans qu'il est notre caissier ! Premier directeur. — Je le sais bien ; mais il est d'une honnêteté infernale. Impossible de faire de la finance avec lui.

sions servir nos repas sur la table de jeu pour ne pas perdre un temps précieux.

Et tout cela ne faisait rien. Il luttait toujours ; il regagnait du terrain. A Marseille, monsieur, il ne me devait plus que 433 fr. 50 centimes ! Marseille est une ville splendide : des maisons élégantes, un port animé, des églises... du moins je me le suis laissé dire, car vous comprenez que, pour rien au monde, je n'aurais consenti à clore une aussi belle, une aussi sérieuse partie, une partie de sept mois, par un bénéfice aussi mesquin !

Eh bien ! monsieur, vous ne le croirez jamais, quand nous arrivâmes au Havre, après avoir fait le tour du monde, mon partenaire et moi, à égalité, manche à manche, rien à faire. Balance : zéro ! C'était profondément ridicule. Je voulais reprendre la partie. Le capitaine ne le permit pas. Il paraît que notre navire était vieux et qu'il avait accompli sa dernière traversée. On allait l'envoyer au bassin des invalides de la marine. Nous descendîmes, mon ami et moi ; nous nous saluâmes, --et depuis, je ne l'ai jamais revu. Charmant homme ! Je regrette bien de ne pas lui avoir demandé son nom... mais que voulez-vous, je n'ai pas eu le temps ! Du reste, j'aime si peu les cartes.

SAINT-JURS.

CE QUE VAUT LA PENSION

Pensionnaire.—Madame, au prix que vous me demandez pour ma pension, je pourrais louer une magnifique maison et avoir une douzaine de serviteurs.

Madame Tressalée.—Je n'en disconviens pas, mais alors il vous faudrait servir vos serviteurs et faire la bataille avec eux ; ici je vous économise cette peine et rien que cela vaut le prix que je vous demande.

ALLER ET RETOUR

A la gare Bonaventure.

Bonne vieille.—Donnez-moi un billet de retour.

Agent.—Pour où ?

Bonne vieille.—Pour où ? Où croyez-vous que je m'en vais retourner ? ça a-t-il du bon sens de se moquer comme ça des vieilles gens ?

L'agent ne dit plus rien et donna un billet pour Montréal et retour.

C'était juste.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON



Premier canotier. Si nous voulons le sauver, dépêchons-nous. Il est bien mal tombé.

Second canotier. Prend ton temps, mon bon ; c'est le père Jacques. Il s'est mis ses deux jambes de bois sous les bras.

TOUT A FAIT CHEZ LUI



Propriétaire d'une huchette à fève. Tu à ce sa temps qui m'empêche de puis un demichon sous patato d'avoir pris un verre de cinq centimes. Dites donc, l'amis ; ce serait plus court que vous me donniez votre adresse ; j'enverrais porter cela chez vous.

Le tramp. Ne vous dérangez pas ; je suis chez moi ici.

UN REMPLACANT

Madame Sortoutjours (en visite).—Votre petit garçon me faisait envie hier, chère madame. Volé partout. Il avait l'air d'un vrai petit homme, assis à vos côtés, dans votre victoria.

Madame Volépartout.—Oui, je l'avais pris avec moi, hier ; ce pauvre Fido n'était pas bien.

ÇA DÉPEND DU BUT

Prudhomme.—Jeune homme, n'essayez pas de voler trop haut et trop vite ; commencez toujours par le bas et travaillez pour vous élever petit à petit.

Lajeunesse.—Ça, c'est parfait, quand on veut monter à l'échelle ; mais ça ne vaut rien pour creuser un puits.

UNE CHANCE DE SUCCÈS

M. Pratique (industriel).— Vos références sont excellentes, monsieur, et je vais vous engager quoique vous n'ayez aucune expérience.

M. Théorie.—Merci, ah ! pardon, j'avais oublié de vous dire que j'avais une éducation classique.

M. Pratique.—Ne vous préoccupez pas de cela, mon ami, ça se passera vite.

AJOURNEMENT

Charles.—Eh bien ! as-tu fait ta demande, hier au bal de Madame X... à la jolie Louisa, comme tu te l'étais solennellement promis ?

Arthur.—Non, la serre était occupée au moment où je me suis rendu.

Charles.—Qui était là ?

Arthur.—Louisa et Georges Fendlescoeurs.

PEU D'ESPOIR

Lui.—Laissez-moi espérer que votre refus n'est pas définitif ; ne pouvez-vous, même, me laisser un peu d'espoir ?

Elle.—Soit ; je vous épouserai quand le monument national sera fini.

Lui.—Hélas ! croyez-vous que nous ne crions pas mieux de nous marier pendant que nous sommes encore jeunes ?

UNE VENGEANCE

1er Dédé.—Bob, je le crois ; il y a de moi ; Fred m'a joué un tour pendable.

2me Dédé.—Conte-moi cela ?

1er Dédé.—Figure-toi, que je lui ai offert un cigare, un mauvais, et qu'il a eu la cruauté de le fumer pendant que j'étais encore dans la chambre ! j'en ferai une maladie, sûr !

DANS LES HAUTES SPHERES

On lit dans un de nos grands journaux Montréalais :

On demande immédiatement 6 coureurs ayant des connaissances dans les corniches en tôle galvanisée, bons gages.

Voilà un patron qui nous semble exiger que ses employés aient des relations bien élevées !

UN MARI ADMINISTRATEUR

—Votre plan est excellent, mais croyez-vous que votre femme l'adoptera.

—J'en suis sûr. Je vais lui dire que l'idée m'a été suggérée par un ami et que je la trouve absurde et impraticable.

UN PENSIONNAIRE

Aux Etats-Unis.

Commissaire des pensions.—Vous avez demandé une pension ; avez-vous été blessé pendant la guerre ?

Pétitionnaire.—Oui, monsieur ?

Commissaire.—Où ?

Pétitionnaire.—Dans ma vanité, on ne m'a pas donné le grade auquel j'avais droit.

DROIT AU BUT

Madame.—Je me suis aperçu aujourd'hui que le jeune homme qui pensionne en face, faisait la cour à notre nouvelle servante.

Monsieur.—J'espère que vous allez arrêter cela tout de suite ?

Madame.—Tiens, je ne vous aurais jamais cru capable d'un tel accès de jalousie.

ESTOMAC DIFFICILE



Médecin.—Avez-vous pris les sangsues ?

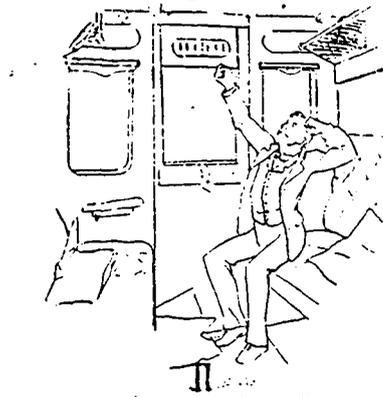
Jolie patiente.—Oui ; rotées dans le beurre ; mais c'est d'un mauvais goût !... Je n'en ai mangé que deux.

LE SAMEDI

Une Excursion dans les Chars Urbains.



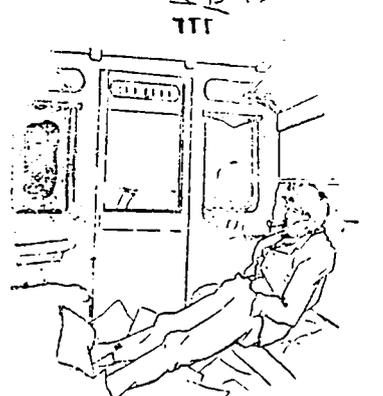
I
Le départ
de St-Henri.



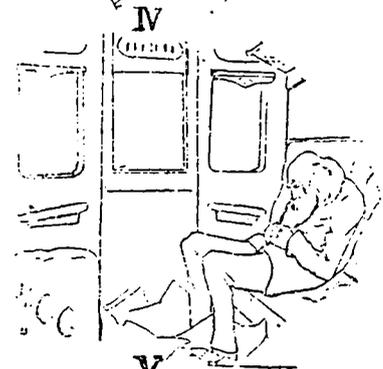
II
Monotonie
très pronon-
cée.



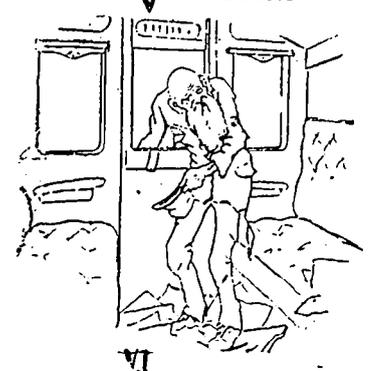
III
Vingt jour-
naux de lus ;
et l'on n'ar-
rive pas.



IV
Je n'au-
rais jamais
eu la ville
si longue.



V
Espérons
que j'arrive-
rai vivant.



VI
Enfin !
Maisonmen-
te !

LES PROVERBES ÉTRANGERS

CHINE

Le sens d'un songe, l'effet d'un nuage d'automne, la pensée d'une femme et le naturel d'un roi, nul ne le sait.

L'usage du monde conduit à la défiance, la défiance mène au soupçon, le soupçon à la finesse, la finesse à la méchanceté, et la méchanceté à tout.

La jeune fille est une fleur, la jeune femme est un fruit : si le fruit est mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur ?

Les poètes, les peintres et les musiciens sont comme les champignons : pour un bon, mille mauvais.

Plus une femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts ; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers.

L'esprit des femmes est de vif-argent, leur cœur de cire.

Chien qui relève la queue méprise son ennemi ; tigre qui la baisse va le dévorer.

Les premiers conseils des femmes sont les meilleurs et leurs dernières résolutions sont les plus dangereuses.

La porte du tribunal est ouverte : mais avec le bon droit, il faut avoir de l'or.

Un mari sage édifie des villes, une femme les démolit.

Si les princes savaient parler, les femmes se taire, les courtisans dire ce qu'ils pensent et les domestiques le cacher, l'univers serait en paix.

Un arbre ne fait pas une forêt, un brin de soie ne fait pas un fil.

L'arbre couvre de fleurs celui qui le secoue.

Une belle femme est un miroir qui dit la vérité aux laides.

Si j'épouse un oiseau, il faut que je vole avec lui ; un chien, il faut que je le suive ; une tau-pinière, il faut m'asseoir à côté d'elle et la garder.

ORIENT

Le cadeau est une poule et sa récompense un chameau.

Les coups sont inutiles sur le fer froid.

Beau visage, bonne étoile.

Il est venu t'aider pour creuser la fosse de ton père, et il s'est sauvé avec ta pioche.

Le pied va où le cœur le mène.

On ne devient cavalier qu'après s'être fait briser le corps.

La queue du lévrier ne se redressera pas, lors même qu'on la mettrait vingt ans dans un tube.

La peur apprend à courir, le froid à voler.

Fais le boire, ensuite questionne-le.

Si l'y avait quelque chose de bon dans le corbeau, les chasseurs ne l'épargneraient pas.

La mer n'achète pas de poissons.

Pour se gratter, il faut des ongles.

Le chien aboie, la caravane passe.

La boue ne tache pas le diamant.

Chaque barbe a son peigne.

Ne regarde pas à la blancheur du turban, le savon a peut-être été acheté à crédit.

Consulte toujours ta femme, et fais ensuite à ta tête.

Le poète voit le palmier, mais il ne voit pas les dattes.

Regarde avec l'esprit, car les yeux trompent ; écoute avec le cœur, car l'oreille ment.

Figure de pêche, cœur d'artichaut.

Un pédant est un âne chargé de livres.

L'oiseau voltige autour de son nid.

Le chat est un tigre pour la souris, et une souris le tigre.

Autant le lièvre dort, autant il peut courir.

Celui qui n'a pas de fortune n'a pas de crédit, celui qui n'a pas de famille n'a pas d'appui, celui qui n'a pas d'enfant n'a pas force, celui qui n'a pas une femme soumise n'a pas de repos ; mais celui qui n'a rien de tout cela n'a pas de souci.

Au jeu de dames, si on sépare les pions, ils sont perdus.

La coquette est comme l'ombre : suivez-la, elle vous fuit ; fuyez-la, elle vous suit.

ANGLETERRE

La peau touche de plus près que la chemise, et la chemise que l'habit.

Les affaires sont les affaires.

L'argent est toujours le bienvenu, même quand il arrive dans un torchon sale.

Aimez-moi un peu, aimez-moi longtemps.

On n'apprend pas à nager à un poisson.

Si on donne du pudding, il faut une cuillère.

Tiens les yeux grands ouverts avant le mariage, à demi fermés après.

Dans le mariage, la langue forme un nœud que toutes les dents de la bouche ne peuvent défaire.

Belle, bonne, riche et sage, femme à quatre étages.

Samson était un homme fort, cependant il ne pouvait payer sans argent.

Marchand qui ne sait pas mentir peut bien fermer sa boutique.

Qui prête à son ami perd au double.

Petit vase déborde vite.

Le porc ne s'engraisse pas de primevères.

L'avare est comme le chien dans une roue, qui tourne la broche pour les autres.

Ne dites point de mal de votre pays ; c'est un vilain oiseau que celui qui salit son nid.

ALLEMAGNE

Tel passe pour engraisé qui n'est qu'enflé.

Le roi peut faire en un jour cent chevaliers ; mais il ne saurait faire un savant en cent années.

Tête noire et barbe rousse, mauvaise race.

Les enfants et les fous disent la vérité.

Prends garde à l'eau qui dort, au chien muet, à l'homme taciturne.

Dieu est bon ouvrier, mais il veut bien qu'on l'aide.

La nuit paraît longue à la douleur qui veille.

Mariage prompt, regret long.

Court discours, bon discours.

Quand Adam menait la charrue et qu'Eve filait, où étaient les gentilhommes ?

Quand on bâtit une église, le Diable clève une chapelle.

Tous ceux qui vont à l'église ne prient pas.

Où c'est la mode, on porte la queue de vache comme un collier.

Le ciel est mon toit, la terre est mon lit ; le ciel est mon chapeau, la terre, mes souliers.

Un père nourrit plutôt dix enfants, que dix enfants ne nourrissent un père.

Une moitié et une moitié ne font pas un entier.

Hier est le professeur d'aujourd'hui.

Ce qui est prêté depuis longtemps n'est pas donné.

Jette ta ligne, tu prendras peut-être un poisson.

ITALIE

Tous les nœuds viennent au peigne.

Celui qui ne tient pas à la vie est le maître de celle des autres.

Pèle la pêche à l'ennemi ; à l'ami, la figue.

La peau de la pêche neutralise l'effet nuisible du fruit, la peau de la figue est malsaine.

Homme et femme qui se marient mettent la main dans un sac où il y a dix couleuvres et une anguille.

Qui écrit bien ne sera jamais riche.

Quatre choses difficiles : cuire un œuf, faire le lit d'un chien, enseigner un Florentin et servir un Vénitien.

Il vaut mieux tomber d'une fenêtre que du lit.

A bon vin, point de bouchon.

En occupant une île, l'Espagnol bâtit d'abord une église, le Français une caserne, le Hollandais un comptoir et l'Anglais une taverne.

Femme et lune, aujourd'hui blanche, demain rousse.

Chaque fois qu'on rit, on ôte un clou à la bière.

Le Tchèque a un cœur d'amadou et un caillou dans la tête ; frottez, il prend feu.

Mieux vaut tête de chat que queue de lion.

La rage n'existe qu'entre les chiens.

ISRAËL

Quand tu aurais mille amis, ne dis ton secret qu'à un seul.

Trois chose mènent le monde : la loi, la religion et la bienfaisance.

ATHÈNES

Une main lave l'autre.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

M. d'Éragny, blessé à l'épaule, perd beaucoup de sang.

Il tire toujours,

La douleur et le désespoir ne peuvent abattre son courage.

A la fin pourtant la faiblesse a raison de son énergie.

Il tombe évanoui après avoir tiré une dernière balle.

Trois squatters restent seuls.

Ils continuent bravement la résistance.

Ils ont enfin brûlé toutes leurs cartouches.

—Aux couteaux ! s'écrièrent-ils ensemble.

Et dégainant les larges lances de leurs couteaux à dépêcher le gibier, ils attendirent l'attaque des pirates.

Ceux-ci, guidés par John Huggs, avaient prudemment attendu que le feu des squatters eût complètement cessé.

Le silence s'étant fait, ils s'élevèrent.

La lutte fut courte.

Les trois squatters succombèrent après s'être bravement défendus.

Deux furent tués à coup de revolver.

Le troisième tomba percé sous le poignard d'un bandit.

Les pirates étaient vainqueurs.

Ils proclamèrent leur victoire par un long cri de triomphe.

Mais soudain les acclamations cessent.

Une sourde détonation vient de se faire entendre, et un homme tombe mort.

De nouveaux coups de feu partent, et de nouvelles victimes sont frappées.

Les pirates se regardent avec stupeur.

Où est le danger ?

D'où partent les coups ?

A quel ennemi faut-il faire face ?

Où se cache-t-il ?

Telles sont les questions que chacun s'adresse avec terreur.

Déjà plusieurs pirates se sont prudemment esquivés.

Une panique est à redouter.

John Huggs le prévoit.

Il s'écrie :

—Pas de lâchetés !

— Nous n'avons qu'un seul homme à combattre.

— J'en suis sûr.

— Il se tient caché dans quelques crevasses profondes.

— Cherchons-le.

Les bandits, non sans crainte, se mettent en devoir d'exécuter l'ordre de leur chef.

Ils s'éparpillent dans toutes les directions, sondant de l'œil et de l'oreille tous les trous, toutes les fissures.

Tous à coup une voix cria :

— Par ici !

— Un trou ! . . .

— C'est là ! . . .

John Huggs s'élança,

La plupart des pirates le suivirent.

— Où est-il ? demanda le capitaine au bandit qui venait de crier.

— Ici.

— Dans cette crevasse noire.

— J'ai vu la fumée.

Le terrier de Bouléreau était découvert.

Le renard dans son refuge courait de grands dangers.

John Huggs se retourna avec l'intention

de désigner un ou plusieurs de ses hommes pour forcer l'entrée de la crevasse.

— Je sais à qui nous avons à faire, dit-il.

— J'ai compté et reconnu les squatters tués ou hors de combat.

— Leur chef Bouléreau n'est pas parmi eux. C'est lui qui est ici. Il faut le déloger. Et il s'avança suivi d'une douzaine de pirates la carabine armée.

Il pénétra dans le terrier de Bouléreau, fit une vingtaine de pas et s'arrêta tout à coup en criant :

— En retraite !

— Un étoulement !

Une grosse pierre venait de se détacher de la voûte inégale de l'étroit couloir, entraînant d'autres rochers et d'énormes quantités de terre.

La galerie qui, vraisemblablement, devait être une impasse, se trouvait complètement obstruée.

— Au diable le Bouléreau ! dit John Huggs en se retirant précipitamment.

— S'il n'est pas écrasé, il n'en vaut guère mieux.

— En tous cas, il ne sortira pas vivant de trente pieds de terre.

A peu près certain que Bouléreau venait d'être enterré tout vif John Huggs, suivi de ses bandits retourna à l'endroit où il avait laissé ses ennemis morts ou blessés.

Il avait donné mission à quelques hommes de penser les blessures des survivants.

L'ordre se trouva avoir été fidèlement exécuté.

Tous les squatters avaient succombé à leurs blessures.

Un seul vivait.

Atteint de deux balles à l'épaule et au bras gauche, il ne courait pas de danger sérieux.

Grandmoreau commençait à respirer librement, grâce aux soins qui lui furent donnés.

La balle morte qui avait produit un étouffement momentané s'était arrêtée sur la bretelle du sac à munitions du trappeur.

Quand au colonel, il avait repris connaissance le premier dès que l'on fut parvenu à arrêter le sang qui coulait abondamment de deux blessures peu profondes.

Lorsque John Huggs parut, calme et presque souriant, le revolver à la ceinture et la carabine sous le bras, M. d'Éragny fit un effort pour se lever, passa la main sur ses yeux, essayant d'échapper à une terrifiante vision, et il murmura faiblement :

— Mes braves compagnons sont tués.

— Que je suis puni de mon imprudence !

— Je vais donc mourir ! . . .

John Huggs fit approcher ses lieutenants pour leur donner des instructions.

— Nous allons nous mettre en marche dans deux heures, dit-il.

— Que tout soit disposé sans retard.

— Vous prendrez vingt chevaux pour transporter les blessés jusqu'à la taverne du Torrent : ils resteront là, sous la garde de dix hommes, et y seront soignés.

Il faudra aussi trois chevaux pour nos prisonniers.

Ces ordres reçus les lieutenants s'empresèrent de les faire exécuter.

Ce ne fut bientôt qu'agitation, bruits, allées et venues dans tous les sens.

Quelques cavaliers se détachèrent pour aller chercher des chevaux parqués aux environs de la grotte effondrée.

D'autres pirates improvisèrent des cacolets pour les blessés.

Les munitions de bouche et de guerre furent partagées entre tous les hommes valides.

Enfin les bandits préparèrent activement une nouvelle entrée en campagne.

Ils sentaient que John Huggs voulait en-

tamer une partie sérieuse avec ceux qui prétendaient exploiter seul le *Secret du Trappeur*.

Quand tous les préparatifs furent terminés, John Huggs donna ses dernières instructions à tous les pirates groupés autour de lui.

— Nous allons marcher, dit-il, sur les traces de la caravane du comte de Lincourt.

— Soyez prudents !

— De l'obéissance et de la discipline, c'est tout ce que je demande pour le moment.

— Je vous promets en retour plus d'or que n'en contiennent les caves de la banque des États-Unis.

Des bravos enthousiastes répondirent à cette courte allocution.

— Vive John Huggs !

— Vive le capitaine !

— En avant !

Ce fut au milieu de ces vivats et de mille autres cris de joie que les pirates se mirent en marche.

Depuis cinq jours, John Huggs et ses bandits suivent les traces de la caravane du comte de Lincourt.

Ils ont fait diligence, car ils ne se trouvent plus qu'à douze heures de marche du convoi.

Le soleil baisse rapidement.

Son disque rougit, s'élargit et semble s'éteindre.

Il va disparaître derrière le rideau vert sombre d'une forêt bordant au loin l'immensité de la savane.

John Huggs a donné signal de la halte de nuit.

Les préparatifs de campement sont rapidement exécutés.

Les pirates allument des feux, et des tranches de venaison ne tardent pas à griller en crépitant sur les charbons ardents.

Puis ils digèrent, fumant, causant, riant comme d'honnêtes bandits qu'ils sont.

Tout à coup les conversations cessent, les rires s'éteignent et le silence s'établit.

La voix du capitaine a dominé le tumulte. Le capitaine a donné un ordre.

Que tout le monde fasse cercle, a-t-il dit. — Amenez les prisonniers.

Les pirates se rassemblèrent autour de leur chef.

Et aussitôt M. d'Éragny, Grandmoreau et le squatter furent amenés devant le capitaine.

L'attitude de ses trois hommes était digne et ferme.

Le colonel quoique un peu pâle, ne paraissait pas avoir beaucoup souffert.

Le trappeur, lui, avait repris toute sa vigueur ; la contusion, et l'échauffement qui en avait été la conséquence, ne pouvaient occasionner le moindre danger sérieux.

Quand au squatter, il avait un bras en écharpe ; mais son air crâne et déterminé prouvait clairement que ses blessures étaient sans gravité.

John Huggs jeta un rapide coup d'œil sur chaque prisonnier.

Il y avait dans son regard une sorte de curiosité inquiète en même temps qu'une terrible expression de haine.

— Pour la dernière fois, leur dit-il, je vous demande si vous voulez la vie sauve en échange de vos parts et de tout vos droits dans l'expédition Lincourt ?

Les prisonniers ne daignèrent pas répondre.

— Vous persistez dans votre résolution de ne pas vouloir traiter avec moi ? insista John Huggs.

— Songez-y !

— Il est temps encore de renoncer à cette sotte idée.

— Dans une heure, il sera trop tard.

— Vous allez mourir.

M. d'Éragny et le squatter gardèrent le

silence, mais Grandmoreau ne put contenir son envie de lancer une suprême invective au chef des pirates.

—Tu n'es qu'un bandit d'occasion, sans flair ni intelligence, dit-il avec mépris.

—Tu n'as qu'à nous regarder en face pour t'assurer que nous préférons la mort au déshonorant marché que tu nous proposes.

—Et si j'ai un conseil à te donner, hâte-toi de nous faire égorger, car je te promets que, moi vivant, un bon nœud coulant te fera tirer la langue un jour ou l'autre.

—Nous verrons tout à l'heure si tu parleras si haut, grommela John Huggs.

Et s'adressant à ses hommes, il cria :

Que l'on prépare les bûchers.

Mais il faut que les prisonniers meurent longtemps, je veux les voir cuire dans leur jus.

Tout se trouva bientôt prêt et disposé au gré du terrible capitaine.

Les prisonniers furent amendés.

On les hissa sur les bûchers.

Puis à l'aide de chaînes de fer on les attachait solidement par le buste à un fort poteau fixé au centre de chaque amas de bois.

John Huggs voulut que les bras et les jambes restassent libres.

—Vous les verrez danser sur place au bon moment, disait-il.

—Et vous reconnaîtrez que les pantins les mieux articulés ne fonctionnent pas mieux.

Cette sinistre plaisanterie fut accueillie par des rires et des bravos.

Mais bientôt le silence se fit.

John Huggs venait de donner l'ordre d'allumer.

Cependant les minutes s'écoulaient et les bûchers commençaient à flamber par le base.

Par moment la fumée s'élevait en spirale et enveloppait complètement les suppliciés qui, pris d'une subite suffocation, toussaient et étarnaient.

C'était alors de la part des bandits le signal de joyeux accès de gaieté.

—Pourvu qu'ils ne soient pas étouffés avant de se sentir griller ! disait l'un.

—Pas de danger ! répondait un autre.

Le capitaine a dit qu'il fallait toujours fumer un rôti pour lui donner meilleur goût.

Cet ignoble propos était vrai.

Les bûchers étaient allumés depuis vingt minutes et la flamme n'avait pas encore touchés les pieds des suppliciés.

Le bois brûlait lentement, produisant une fumée chargée de senteurs âpres.

La chaleur n'augmentait d'intensité que peu à peu.

John Huggs avait promis que le supplice durerait plus d'une heure.

Grâce à ses savantes et épouvantables combinaisons, cette promesse devait, selon toute apparence, se réaliser.

Selon le mot infâme du sinistre bandit, il avait préparé avec une infernale habileté une vengeance *mijotée*.

.....
Que s'était-il passé dans le palais des pirates où nous avons laissé Tomaho et Sans-Nez, Conception et mademoiselle d'Eragny, Paméla et le prisonnier si adroitement accroché par le géant ?

Nous savons à quel moment Tomaho avait entendu le travail extérieur des pirates.

Nous avons vu le brave géant et Sans-Nez s'aventurer crânement hors du souterrain pour se renseigner sur le danger qui pouvait les menacer.

Quand les deux hardis compagnons furent rentrés dans la grotte, ils racontèrent aux femmes ce qu'ils venaient de voir.

—Le feu puissant de la poudre brisera la voûte de rochers, dit tristement Tomaho.

—Et avant que le soleil soit parvenu au

midi, nous serons étouffés vivant dans un tombeau.

En prononçant ces mots, le géant jeta sur sa femme un long et douloureux regard.

Puis, s'étant assis sur un quartier de roc, il l'attira sur ses genoux.

—Conception, ajouta-t-il, demande à ton Dieu, qu'il nous réunisse dans le pays des joies éternelles.

—Je vais prier le Grand Vacondah d'arrêter aux portes de son royaume la puissance de la magie.

—Femme, préparons-nous à mourir.

Tout à coup le pirate prisonnier sort du silence qu'il avait obstinément gardé jusqu'alors, craignant, non sans raison peut-être de hâter la vengeance dont Sans-Nez l'avait menacé.

Sur vainqueurs se trouvaient dans le péril.

Le moment était bien choisi pour tenter un rapprochement, pour mettre en œuvre un suprême moyen de conciliation.

—J'ai une proposition à vous faire, dit le bandit.

—Si elle vous convient, si vous l'acceptez, promettez-moi la vie sauve.

—Parle ! fit Sans-Nez.

—Je connais les souterrains du Colorado, reprit le pirate.

—Je les ai traversés et parcourus cent fois avec notre capitaine.

—Je puis vous servir de guide.

—Comment nous prouver que tu n'as pas de mauvaises intentions ? observa Sans-Nez avec méfiance.

—Tu pourrais penser à te venger.

—Tu serais capable de nous conduire dans quelque fondrière.

—Qui nous repond de ta bonne foi ?

—J'engage ma vie, dit le pirate.

—Déliez-moi.

—Je me charge de vous conduire sans accident possible jusqu'à la Tour du Sorcier-des-Eaux.

—Je n'ai pas d'arme et je marcherai en avant.

—Si je ne tiens pas fidèlement mon engagement, tuez-moi.

—Si je la tiens, donnez-moi la liberté.

—Pour mon compte, fit Sans-Nez, c'est marché conclu.

—Je devrai la vie à une canaille qui me devra la sienne, et la proportion n'est pas juste ; mais je rattraperai mon dû un jour ou l'autre.

Puis, s'adressant à Tomaho, il lui demanda :

—Et toi, Cacique Pentété, que penses-tu de la proposition ?

Le géant se leva et s'approcha du prisonnier en disant :

—Je consens à prendre le pirate pour guide.

—Et je fais remarquer à mon frère que je l'ai empêché de tirer sur celui qui peut conjurer les médecines de la magie, car il est l'homme de John Huggs, le sorcier-pirate.

Cette observation faite, le géant se mit gravement à débarrasser le prisonnier de ses liens.

Aussitôt libre, le bandit, marchant le premier, se dirigea du côté de la chambre de John Huggs.

Sans-Nez, le revolver au poing, venait immédiatement derrière le guide.

Puis les trois femmes.

Et enfin le géant, traînant la fameuse gaffe, ce talisman dont il ne voulait plus se séparer.

En passant dans le domicile de son capitaine, le pirate se munit d'une provision de bougies dont il trouva une pleine caisse, et en distribua à tout le monde.

Et la petite troupe s'engagea dans les ga-

leries souterraines, après avoir franchi l'ouverture que Tomaho avait pratiquée en déplaçant un énorme rocher.

Sans-Nez et le Cacique ne traversèrent pas sans une certaine émotion ces grottes nombreuses, ces longs couloirs où ils avaient failli périr.

Le parisien essaya de plaisanter en passant devant le bienheureux rocher d'où suintait goutte à goutte cette eau déconverte si à propos par le Cacique.

—J'en veux boire encore une fois, dit-il en s'approchant de la fissure.

Et il promena sa langue sur la pierre humide.

Il ricana.

Mais son cœur battait certainement plus vite que d'ordinaire, au souvenir récent du danger de mort miraculeusement écarté par la découverte de la précieuse infiltration.

La petite troupe marchait depuis environ dix minutes, quand tout à coup une détonation sourde ébranla la montagne.

C'était les mines qui éclataient.

Un grondement effroyable succéda à la détonation produite par la poudre.

C'était le palais des pirates qui s'abîmait dans un immense écroulement.

Le mouvement de trépidation fut tellement fort, le déplacement d'air si violent, que nos fuyards furent renversés, que toutes les lumières furent soufflées.

Tomaho lui-même tomba.

Il se releva furieux.

Il n'admettait pas que la seule force de l'air eût eu si facilement raison de sa solidité.

Sans-Nez, lui, reprit pied sans mauvaise humeur.

—Quel coup de vent ! s'écria-t-il.

—Et quelle secousse !

—Nous saurons ce que c'est qu'un tremblement de terre.

Et comme toutes les lumières avaient été soufflées, il appela, non sans une certaine inquiétude :

—Ohé ! pirate !

—Où es-tu ?

—Ici, répondit une voix.

Contrairement aux craintes du Parisien, le bandit n'avait pas cherché à fuir.

Il venait de battre tranquillement le briquet, et rallumait sa bougie.

—Il n'y a personne de blessé ? demanda-t-il en s'approchant et en élevant la lumière au-dessus de sa tête.

—Non, répondirent plusieurs voix.

L'on aperçut mademoiselle d'Eragny, Conception et Paméla, immobilisées par la terreur, accroupies sur le sable de la galerie, mais sauvées.

Pas une pierre ne s'était détachée de la voûte sur ce point.

—Vive la joie ! cria Sans-Nez en voyant tout le monde vivant, en route.

Après plus de trois heures de marche, le pirate s'arrêta.

On était au pied de l'immense puits en spirale qui conduisait dans la Tour du Sorcier-des-Eaux.

On fit une longue halte qui permit aux femmes de prendre un peu de repos, puis l'ascension commença.

Elle fut longue et pénible.

La petite troupe arriva enfin dans la tour.

—Maintenant dit Sans-Nez en s'adressant aux femmes, nous avons, vous le pensez bien, un moyen de gagner la rive droite du Colorado, au delà du Puits sans fin, mais ce moyen, sans être dangereux, présente des inconvénients.

—Il s'agit tout simplement de nous jeter à l'eau et de nous laisser porter par le remou jusqu'à terre.

— Ce n'est pas difficile, mais il faut de la volonté et du courage.

— C'est effrayant ! dirent les deux femmes en frissonnant.

Tomaho jugea que le moment d'intervenir était venu.

— Que Rosée-du-Matin et Conception se rassurent, dit-il simplement.

— Je les porterai jusqu'à la rive.

— Je les aime, elles peuvent avoir confiance en ma parole.

Il n'y avait plus d'objection à faire, et d'ailleurs, comme l'avait dit Sans-Nez, il n'y avait que ce moyen de sortir de la tour.

Mademoiselle d'Éragny tendit la main en signe de remerciement, et Conception se serra contre son mari avec un reste d'effroi.

Voilà qui est entendu, fit joyeusement le Parisien.

— Tomaho nage comme une bande de canards.

— Vous pouvez être tranquilles.

Une demi-heure après, la petite troupe avait gagné un endroit convenable.

Un feu de bois sec, brûlant sans fumée, fut allumé, et chacun s'empressa de se sécher au plus vite.

Trois coups de fusil heureux de Tomaho devaient fournir le dîner qui rôtiissait grand train, quand une voix cria :

— Place au feu et à la chandelle !

— Voilà mon billet de logement ; je suis squatter au service du comte de Lincoln.

Et, au milieu d'un nuage de fumée produite par son éternelle pipe, on aperçut Bouléreau.

— Trempe comme une soupe ! dit-il.

— Mais j'ai conservé mon brûle-gueule ; ma blague est intacte, et vive la joie.

Tout le monde regardait Bouléreau avec étonnement.

— Ah ! ah ! dit le squatter.

— Vos six paires d'yeux braqués sur moi comme des pistolets semblent me demander des explications ou la mort.

— En attendant que le rôti soit prêt je vais vous conter ça.

Et Bouléreau fit le récit des événements. Il termina en disant :

— Je me trouvais bloqué dans mon espèce de trou à renard qui était le canal souterrain d'un filet d'eau descendant des flancs de la montagne dans l'intérieur.

— Les coups de mine avaient dérangé le cours du ruisseau.

— J'étais à sec... sans l'être.

— De l'humidité, quoi ! mais pas gênante.

— Quand tout fut fini, n'est-ce pas ? plus de balles, plus rien, j'ai cherché à me terrer et je me suis enfoncé le plus possible dans mon trou... un sacré trou qui n'en finissait pas, et qui m'a conduit dans un tas de souterrains au bout desquels j'ai trouvé la Tour du Sorcier... et me voilà !

Mademoiselle d'Éragny avait senti le plus violent désespoir en apprenant que son père se trouvait aux mains des pirates.

Elle jugea que tout était perdu ; car comment tenter maintenant de sauver le colonel ?

Mais Bouléreau dit joyeusement :

— Mademoiselle, quand on a des yeux comme vous, on ne les use pas à pleurer.

— Quand on a des diamants pareils, il faut les conserver avec soin.

— Je ne crois pas, moi, que votre père mourra.

— John Huggs, voyez-vous, est un Yankee.

— Un Yankee sait ce que c'est qu'un capitaine.

— Votre père représente une somme ronde, pas vrai ?

Mademoiselle d'Éragny reprit bon courage.

Hélas ! elle ignorait que le colonel devait refuser une transaction qu'il jugeait déshonorante.

Deux heures plus tard, le petit bivouac était endormi.

Tous les trappeurs avaient avoué qu'ils tombaient de sommeil.

Ils dormirent comme des sourds.

De faction à tour de rôle, celui qui terminait sa veille avait toutes les peines du monde à réveiller son camarade.

Bouléreau, pipe aux dents, avait tout préparé pour le repas du matin.

Le café fumait, répandant ses parfums délicats.

Conception et Rosée-du-Matin, charmantes toutes deux les trappeurs en leur prodiguant des remerciements pour leur bonne garde.

Tout à coup Sans-Nez se coucha à terre en disant :

— Vite !

— Finissez le déjeuner.

— Silence !

Il écouta l'oreille au sol, puis il se releva.

— Étrange ! dit-il.

Bouléreau, le géant le pirate lui-même se mirent à leur tour à interroger la terre.

Ils ne purent se rendre compte de ce qui se passait à distance, eux, si accoutumés à définir tous les bruits de la prairie.

— Eh bien ? fit Sans-Nez.

— Vos avis ?

— C'est une musique ! dit Tomaho ; une très-grande musique.

— ... Enragée ! ajouta Bouléreau. On dirait que tous les instruments connus et inconnus résonnent à deux milles des environs.

— C'est une armée !

— Quelle armée.

La troupe d'Austin, peut-être un millier de musiciens.

— Et puis la milice d'Austin ne se risquerait pas en plaine.

— C'est vrai.

Sans-Nez jeta un regard sur le pirate prisonnier.

— Toi ! lui dit-il brutalement, tu me gênes beaucoup.

— Si l'on te donne la clef des champs, tu vas avertir l'ennemi.

— Qui sait dit le pirate, si cet ennemi n'est pas le mien ?

— Te prendre est sûr ! dit Sans-Nez : te laisser vivre est incertain.

— Mon ami, dit mademoiselle d'Éragny, cet homme n'a pas l'air méchant : le tuer nous porterait malheur.

— Nous découperons la cravate de chanvre et nous en prendrons chacun un morceau pour avoir bonne chance.

— Mademoiselle, dit le pirate, intéressez-vous pour moi.

— Vous ne vous en repentirez pas ; je vaudrais mieux que mon état.

— Un malheur m'a jeté dans la prairie.

— Une mauvaise rencontre m'a entraînée à être brigand.

— Mais j'en ai assez.

— Si je pouvais devenir un honnête trappeur, je serais au comble de mes vœux, et je souhaite mourir dans la peau d'un honnête homme.

La figure du pirate prévenait en sa faveur. Son accent était plein de vérité.

— Cet homme ne me déplaît pas trop fit Bouléreau.

— Je me chargerai de veiller sur lui, ajouta Tomaho que Conception avait engagé à faire grâce.

— Croyez-vous, messieurs, dit le pirate que je n'aimerais pas mieux vivre avec vous ou mourir en votre compagnie que crever comme un chien galleux ?

— Soit ! dit Sans-Nez.

— Tomaho répond de toi.

— Tu vas demeurer avec lui.

— Tout deux vous ferez disparaître les traces du bivouac.

— Puis vous nous suivrez de loin, dans la direction du bruit,

— Moi et Bouléreau, nous allons voir de quoi il retourne.

— Mesdames, dit le pirate, je me nomme Pierson.

— Je suis un bon garçon et pas lâche !

— Ma vie est à vous.

— En route ! dit Sans-Nez.

— Veille au grain, Tomaho.

Le Parisien et Bouléreau se mirent en marche.

Ils avancèrent rapidement, non sans précaution.

Ils atteignirent au bout d'une demi-heure le sommet d'une colline qui leur barrait la vue, ils se cachèrent et gagnèrent en rampant une sorte de belvédère naturel.

Le bruit qu'ils avaient entendu s'était peu à peu transformé en un vacarme assourdissant.

Ils étaient extrêmement curieux d'en connaître la cause.

Tout à coup l'autre versant de la colline leur apparut ; dans la prairie, à deux ou trois mille pas ils aperçurent une armée en marche.

Cette armée était forte de six ou huit cents hommes, divisée en trois bataillon de huit compagnies.

Et tout en marchant, elle exécutait des évolutions.

Tantôt elle avançait en colonne, tantôt en ligne.

Elle avait des tirailleurs en flancs, une avant-garde et une arrière-garde de cavalerie.

Les mouvements n'étaient point parfaits.

Toutefois Sans-Nez n'avait jamais vu les milices mexicaines capables de pareilles manœuvres.

Premier et grand étonnement.

Mais ce qui était bizarre, inouï, invraisemblable, c'est que ces soldats devaient être des musiciens.

Comment expliquer autrement l'effrayant tintamarre de tant d'instruments qui retentissaient ?

De leurs yeux perçants, les Trappeurs distinguaient nettement un chef à cheval qui commandait avec un porte-voix et qui faisait force gestes, se donnant beaucoup de mouvement.

Marchait-on, les instruments jouaient.

S'arrêtait-on, le calme était profond.

On ne pouvait encore deviner à qui l'on avait affaire.

Sans-Nez était dans une stupéfaction profonde et littéralement absorbé.

Bouléreau inquiet ne s'apercevait même pas que sa pipe venait de s'éteindre.

Il fumait... du vent.

Enfin nos deux compagnons, après réflexion, se regardèrent en hochant la tête.

Sans-Nez manifesta le premier son étonnement :

— En voilà une forte, une salée, une des plus épatantes qu'il soit possible de rêver !

— Pour être ahuri, je le suis.

— A-t-on jamais entendu pareil bruit dans la savane ?

(A suivre.)

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.

Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la

Liqueur de Goudron de Norwège.

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins
EN VENTE PARTOUT
25 Cents la Boite.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement

MEXICAIN

NATIONAL

LOTÉRIE

— DE LA —

CHARITÉ PUBLIQUE

ETABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

aura lieu dans le

PAVILLON MAURESQUE

— DE LA —

Ville de Mexico,

JEUDI, 6 NOVEMBRE 1890

LE PRIN CAPITAL ETANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet et recevoir le permis officiel suivant :

Certifié par les présentes, certifiée que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

AFONIXAR CASTILLO, Intendant.

De plus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

30,000 Billets à \$1.00 \$320,000

Prix des billets, Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

LISTE DES PRIX

1 Prix capital de \$60,000	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000	fait	2,000
3 Prix de \$1,000	font	3,000
6 Prix de 500	font	3,000
20 Prix de 200	font	4,000
100 Prix de 100	font	10,000
500 Prix de 50	font	25,000
500 Prix de 20	font	10,000

PRIN APPROXIMATIVES

150 Prix de \$60, approximatif du prix de \$60,000	\$9,000
150 Prix de \$50, approximatif du prix de \$20,000	7,500
150 Prix de \$40, approximatif du prix de \$10,000	6,000
750 Prix de \$20, décidés par \$60,000	15,000

2276 se montant à \$178,500

On paie tous les prix vendus aux Etats-Unis en plein argent américain.

Faites vos remises par lettres ordinaires, contenant des mandats, Money Orders, qui sont émis par toutes les compagnies d'Express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,
CITÉ DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 27 Octobre.
Après-midi et soirée.

Mlle MARGUERITE FISH

Dans la jolie comédie intitulée

Erman the Elf.

Excellente compagnie, Jolis décors, etc.

PRIN D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : — CORINNE.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradues compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDE EN 1861.

Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux
Lucien Faucon, Directeur. 13 rue Cujas.

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TOURNISSEMENT DE FOIE, MAUX DE

TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perlait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

ATTRACTION SANS PRECEDENT

PLUS D'UN MILLION DISTRIBUE



LOTÉRIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement le 1er Juin et le 1er Décembre, et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mensuels, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde ; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

John J. McLaughlin
J. T. Early

Commissionaires,

Nous, soussignés, banques et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui se font présents à nos comptoirs.

R. M. VALMSLEY, Président Louisiana National Bank,
PIERRE LANAUX, Président State National Bank,
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank,
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 11 NOVEMBRE 1890.

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX :

1 PRIN DE \$300,000, soit	\$300,000
1 PRIN DE 100,000, soit	100,000
1 PRIN DE 50,000, soit	50,000
1 PRIN DE 25,000, soit	25,000
2 PRIN DE 10,000, soit	20,000
5 PRIN DE 5,000, soit	25,000
25 PRIN DE 1,000, soit	25,000
100 PRIN DE 500, soit	50,000
200 PRIN DE 200, soit	40,000
500 PRIN DE 200, soit	100,000

PRIN APPROXIMATIVES

100 PRIN DE \$300, soit	\$30,000
100 PRIN DE 200, soit	20,000
100 PRIN DE 200, soit	20,000

PRIN TERMINAUX

500 PRIN DE \$100, soit	\$50,000
500 PRIN DE \$100, soit	\$50,000

2,101 Prix se montant à \$2,001,000

PRIN DES BILLETTS :

BILLET COMPLET, \$20 ; DEMIS \$10, QUARTS \$5, DIXIEMES \$2, VINGTIEMES \$1.

Prix des Clubs : 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Envoyer tout argent par l'Express, et la Compagnie paiera les frais de port.

M. A. DAUPHIN,
Nouvelle-Orléans, La.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Pédagogique Illustrée Lamartineenne

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SUFFLOT.

Sommaire du No 51. Mois de Septembre 1890.

SOMMAIRE. Article de fond pour l'année 1890. Avis divers. La Savane Littéraire: Mlle Louise Desrappes, de Faverges (Hte-Savoie), par Jules Canton. La France et le Monde Littéraire: Victor Hugo et l'école classique (suite) par Auguste Berille. La vieille Chapelle par E. Chaine. Les Ombres du poète par Jules Pouchan. Dernier printemps par Maurice Nouhaud. A Monsieur Schlober, par Henriette Veil. Salons de juillet et d'août 1890, par Aristide Richard. Cantilène l'amour par Guilleminot. Lamartine au Collège de France (suite) par Jules Sage. Gracure: Le souper d'un clerc de notaire.